



Andrea
Camilleri

Le Cours
des choses



Né en 1925 près d'Agrigente, en Sicile, metteur en scène de théâtre, réalisateur de télévision, scénariste, Andrea Camilleri s'est fait connaître tardivement comme romancier, mais avec un succès foudroyant. Auteur culte de la série des enquêtes du commissaire Montalbano, il écrit parallèlement des romans inspirés par des documents d'archives. En France, plusieurs romans ont déjà paru, dont, chez Fayard, *La Concession du téléphone*, *La Saison de la chasse* (prix de traduction Amédée Pichot), *Un filet de fumée*, *Le Roi Zosimo* et *Privé de titre*.

ANDREA CAMILLERI

Le Cours des choses

ROMAN TRADUIT DE L'ITALIEN PAR DOMINIQUE VITTOZ

FAYARD

Titre original :

IL CORSO DELLE COSE

© Sellerio Editore, Palerme, 1998.

Librairie Arthème Fayard, 2005, pour la traduction française. TSBN : 978-2-253-11544-1 –
1re publication LGF

... le cours des choses est sinueux...

Merleau-Ponty,

Sens et non-sens.

L'ambition suprême et malheureusement toujours déçue de l'auteur restera de situer un récit à Londres ou à New York : dépourvu de l'imagination d'un Jules Verne et peu enclin aux voyages en avion, il ne connaît ces villes qu'à travers le cinématographe et la télévision. Naturellement, il sait où se trouvent Bond Street ou la Cinquième Avenue, mais il ignore pratiquement tout des gens qui marchent et vivent là. En revanche, il croit tout savoir de son lieu d'origine et se targue de deviner jusqu'aux pensées de ses habitants. En cela, bien sûr, il se trompe, et dans les grandes largeurs. Ayant eu la fantaisie d'inventer une histoire, il n'a rien trouvé de mieux que de la caser ric-rac dans les maisons et les rues qui lui sont familières sans ignorer que pourrait en découler quelque coïncidence malheureuse. Et il en demande excuse. Cette histoire, répète-t-il, est de son cru : c'est à la malignité du hasard qu'il faut imputer d'éventuelles homonymies ou analogies.

L'auteur dédie ce livre à la mémoire de son père qui ne lui apprend qu'une chose : à être ce qu'il est.

A.C.

« Quel beau coucher de soleil ! fit l'adjudant Corbo en éloignant un instant le mouchoir qu'il pressait sur son nez. Tu en as des comme ça, par chez toi ? »

L'agent Tognin aurait voulu articuler un oui, dire que chez lui, il y en avait peut-être même des mieux, mais il était vénitien, certains spectacles ne lui étaient pas encore familiers et il sentait son estomac se retourner. Il se contenta d'opiner du bonnet.

C'était en effet un crépuscule à ne pas manquer. Loin, au couchant, vers la mer à quelques kilomètres de là, la silhouette crénelée du Capo Rossello se détachait à contre-jour, sombre, sur le miroir calme et rougi, tandis que du levant, des nuages cafis d'eau s'étiraient vers le bourg que, du haut de la colline, l'on devinait en contrebas. Un contraste tranché, taillé à la hache, qui augmentait le malaise de Tognin, habitué à des paysages plus doux et pacifiques.

Son hommage poétique avait coûté à Corbo une grimace de dégoût, due à la lourde puanteur qui lui avait aussitôt emboconné les narines : en septembre en Sicile, le soleil cogne encore.

Le troisième homme, un paysan, n'avait pas relevé les yeux, qu'il gardait rivés à terre, il s'était roulé une cigarette – restes de mégots et tabac fort – et maintenant il fumait, adossé à un arbre. L'adjudant se benaisait devant le crépuscule, mais lui pas : ses carottes étaient cuites et ce n'était pas lui qui tenait la queue de la poêle. Tout près, à ses pieds, les jambes enfilées dans un sac noué à la taille, les mains attachées dans le dos par une cordelette, le cadavre de la victime, capié sous sa touffe de sorgho, empestait l'atmosphère. Une paire de chaussures élimées – les siennes – avaient été joliment disposées sur sa poitrine.

Deux heures plus tôt, le paysan, tout retourné – un peu trop, d'après Corbo qui en la matière voyait souvent juste –, avait accouru à la gendarmerie pour raconter qu'en passant dans le chemin qui longeait son champ, il avait trouvé un cadavre. Maintenant ils étaient là, à attendre le juge qui prenait son temps, comme d'habitude.

« Espérons qu'il arrive avant que ça dégringole », pensa Corbo en retenant sa respiration et en épongeant la sueur de son cou avec son mouchoir. Tout ce qu'ils avaient à se dire pour le moment avec le paysan avait été dit : maintenant il fallait insister, en s'armant de toute sa patience, répéter inlassablement les mêmes questions pour qu'elles entrent de trou ou de brou dans cette tête de bois.

« Je voudrais juste savoir, reprit Corbo une fois de plus par acquit de conscience, combien de temps tu as mis à te décider.

— Je l'ai vu et je suis venu, dit le paysan.

— Ça fait au moins trois jours qu’il est mort, continua Corbo, ou bien tu as le nez bouché ?

— Ça faisait trois jours que je ne passais pas par là. »

Il y eut un silence. Puis le paysan reprit, sans s’adresser à personne en particulier :

« Lui pourrait dire où on l’a tué. On me l’a apporté après. Beau cadeau.

— Le sac, c’est sans doute pour le transporter plus facilement », intervint Tognin. Et, ne contenant plus sa curiosité : « Mais pourquoi ces chaussures ? »

L’adjudant Corbo ne répondit pas. Le paysan, lui, voulut être aimable avec l’étranger, même carabinier.

« Il voulait s’enfuir », dit-il.

Et il avait eu beau se contrôler, un accent de mépris lui avait échappé.

La radée était déjà finie. Une pluie de septembre, furieuse et rapide, trop courte pour chasser des maisons la chaleur que l’averse avait encore alourdie et matérialisée en vapeur qui s’exhalait des murs. À la sortie du cinéma, Vito sentit que son mal de tête commençait à passer.

Il avait souffert ni peu ni trop en entrant dans cette étuve peu ragoûtante où les odeurs des spectateurs vous empégeaient, mais le film, qu’il avait jugé sans intérêt aux premières images, l’avait censément anesthésié et il s’était résigné à le supporter.

« Bonsoir, Vito. »

Le salut que lui adressa le docteur Scimeni donnant le bras à Carmela, sa fille de vingt ans, le prit au dépourvu et il lui fallut un certain temps pour répondre en s’excusant. Puis il s’éloigna lui aussi, ne sachant toutefois s’il allait rentrer ou faire un saut chez Masino, au café. Il s’arrêta à l’angle de la rue, encore en balan, et glissa sa main dans sa poche pour chercher son paquet de cigarettes. Qu’il ne trouva pas. Il avait dû l’oublier au cinéma, maintenant il se rappelait avoir posé son paquet sur le fauteuil d’à côté qui était libre. Inutile de retourner le chercher. À l’heure qu’il était, quelqu’un profitait sûrement de l’aubaine. Il apincha sa montre, il était un peu plus de minuit.

Pas si tard pour la saison, mais il n’y avait pas un chat dans les rues. On devinait en revanche un peu d’animation sur les balcons, où s’attardaient ceux qui hésitaient à aller coucher et se boulogner toute la nuit à plat de lit.

Il déboucha sur le cours, dépassant le docteur Scimeni et sa fille qui avançait un peu de gaviolle à cause de sa jambe droite déformée par la poliomyélite, et il se dirigea vers l’enseigne du bar de Masino, encore allumée.

« Vito, écoute. »

Il revint sur ses pas, le médecin avait devancé Carmela et se dirigeait vers lui.

« Je voudrais te parler, demain, à l’heure qui te convient.

— Qui vous convient à vous. »

Il ne se demanda pas de quoi Scimeni voulait lui parler, même si cette requête le laissait comme deux ronds de flan. Ils ne s’étaient jamais parlé plus que ça, les rares fois qu’il avait

eu besoin de consulter, il s'était limité au strict nécessaire. Sans compter que le malheur qui avait frappé la fille de Scimeni avait encore accentué le côté ours du docteur, lequel, resté veuf, n'avait jamais voulu se remarier.

« Alors, disons six heures chez moi.

— C'est parfait. Bonne nuit. »

Le médecin resta pique-plante à regarder Carmela qui avançait vers lui en s'appuyant d'une main sur le mur.

« Et moi je te dis que c'est tout sampille et compagnie. »

Masino, les mains dans les poches, une allumette éteinte entre les dents, assis de bisangoin sur le bord du billard, ne haussa pas la voix pour dire ça, mais il y mit la dose maximale de provocation.

« Il doit bien y en avoir un ou deux de braves, rebriqua prudemment Pasquale, encore courbé sur la trajectoire de sa boule.

— Pas un.

— Même pas mon frère ? demanda Vasalicò, en posant la queue sur le tapis du billard.

— Ton frère, il mène la danse », confirma Masino, tranquille comme Baptiste.

Vasalicò jeta un regard à la ronde. Vito, qui était entré à ce moment-là, comprit qu'il n'y avait pas lieu d'intervenir. Comme toujours, Masino et Vasalicò, dont le frère était maire, se testicotaient, mais ils en resteraient aux mots.

« C'est rien, allez », dit Pasquale, pour calmer le jeu. Puis s'échauffant sans perdre son sang-froid : « C'est quand même un monde, tous les soirs !... »

— A ton tour », dit Masino à Vasalicò. Et ce dernier, ne sachant si cette invite signifiait continuer à se bicher ou bien à jouer, opta pour la queue de billard qui l'attendait.

« C'est toute l'équipe municipale qui devrait prendre une bonne leçon, comme le maire de Masàra, continua Masino, qu'ils ont tiré comme un lapin, à neuf heures du soir. Tu parles, à Masàra où une famille sur deux a un proche en prison, il avait promis que s'ils votaient pour lui, il obtiendrait l'amnistie pour les détenus. Et ces niguedouilles ont gobé le truc, et voté pour lui. Puis, au bout de quelques mois, quand ils ont compris qu'ils avaient fait une couennerie grosse comme eux...

— Je connais cette histoire mieux que toi, l'interrompt Vasalicò.

— Alors, si tu la connais, tu devrais dire à ton frère...

— Nom d'un rat, on la finit cette partie, oui ou non ? » rebriqua Pasquale excédé.

Vito profita immédiatement de l'intervention de Pasquale.

« Donne-moi deux paquets de Nazionali », dit-il à Masino.

Sans sortir ses mains de ses poches, ce dernier se dirigea tout plan plan vers l'autre pièce, qui servait de bureau de tabac. Mais avant de franchir la porte, il se retourna pour regarder Vasalicò.

« Le problème, c'est qu'ici on n'est pas à Masàra. »

Vasalicò fit mine de ne pas avoir entendu.

« Je ne comprends pas, dit Vito tandis que Masino soulevait la planche pour passer derrière le comptoir, quel plaisir trouves-tu à asticoter Vasalicò comme ça ?

— Ça me regarde, dit Masino en lui tendant ses deux paquets.

— D'accord, mais un jour ou l'autre, il va prendre la mouche...

— Et ça fera quoi ?

— Allez, à demain. » De l'autre pièce, Vasalicò les saluait à voix haute, mais aucun des deux ne répondit.

« Bonne nuit, dit Pasquale en s'avançant sur le pas de la porte.

— Et ça fera quoi ? demanda à nouveau Masino comme s'il n'avait même pas entendu Pasquale le saluer.

— Laisse tomber », dit Vito, et il emboîta le pas à Pasquale qui, entre-temps, avait atteint la sortie.

« Si tu m'attends cinq minutes, poursuivit Masino, je ferme et je te raccompagne. Comme ça, en chemin, tu m'expliqueras ce que peut me faire Vasalicò, continua-t-il en souriant.

— Excuse-moi, mais demain matin je dois me lever tôt pour aller à l'enclos. Avec toi, d'une chose à l'autre, on ne sera pas au lit avant le petit matin. »

« Il est presque une heure du matin, dit Corbo, et on sue comme à une heure de l'après-midi. »

Il s'appuyait contre la fenêtre, dos à la rue ; le paysan, lui, était dignement installé devant le bureau et gardait les yeux fixés sur le portrait du président Saragat accroché au mur. Tognin, quelque peu sensipoté par la fatigue et l'émotion – c'était son premier mort –, était assis à une petite table, devant une Olivetti archaïque, modèle socle en bois. Mais il n'avait rien à porter au procès-verbal. Corbo tournait autour du pot. Le paysan n'était guère rassuré par cette façon qu'avait l'adjudant de termoyer : il lui en cuirait d'autant plus, après cette attente, quand les représentants de l'ordre se décideraient à passer aux choses sérieuses.

Il n'était resté que quelques minutes au bar de Masino, mais il n'en avait pas fallu plus pour que le bourg plonge dans l'obscurité totale. Au loin, au bout du cours, il aperçut la silhouette de Pasquale qui s'éloignait à grands pas. Pas trace de Vasalicò. La plupart des balcons étaient encore ouverts et le resteraient toute la nuit, mais il ne devait plus y avoir grand monde pour prendre l'air.

Vito s'engagea dans sa rue. Étroite et mal éclairée, elle partait encaissée entre l'église paroissiale, mal en point, et le marbre de l'hôtel de ville, de fasciste mémoire, puis, au bout de quelques dizaines de mètres, elle se resserrait encore entre les murs sans crépi des vieilles maisons à deux ou trois étages qui chacune offraient à hauteur des passants la vue, l'odeur et

l'intimité grouillante des logis en rez-de-chaussée.

Depuis quelques années le bourg se développait vers la colline, où avaient poussé des immeubles de dix étages et pendant un temps, on avait espéré que ces nouveaux appartements, au loyer relativement bas, décideraient les occupants des rez-de-chaussée à abandonner leurs tanières d'une seule pièce, dont l'unique aération était la porte d'entrée, comme bien s'accorde, toujours ouverte. Mais pas un promoteur, même doté de penchants philanthropiques, n'aurait pu baisser les loyers jusqu'au niveau de ces bourses à sec. Et puis de toute façon, on les aurait difficilement persuadés de renoncer à une promiscuité familiale qui, dans certaines occasions, valait pour eux raison et force.

Dans chaque rez-de-chaussée vivaient des familles entières qui comprenaient des membres de trois ou quatre générations, et même quelques parents dits « proches », qui ne l'étaient qu'à cause de l'espace restreint où tous devaient vivre. Il fallait en outre ajouter à chaque famille toujours un chat, souvent une chèvre, parfois un âne. Le boom économique, qui était arrivé à leurs oreilles comme le claquement d'un pétard mouillé, avait dans bien des cas limité encore le cubage disponible, pour accueillir le téléviseur.

À la hauteur du dernier rez-de-chaussée, à droite avant de tourner dans la petite place où se dressait sa maison, Vito entendit, comme chaque soir, le vieux Mammарosa qui l'appelait. Il s'approcha de la porte, essayant d'habituer sa vue à l'obscurité intérieure. Mammарosa était assis sur une chaise en paille passablement dépontelée, sa chemise blanche

Vito savait qu'elle était immaculée, la propreté ayant toujours été pour cet homme, d'abord une coquetterie, puis une vraie nécessité – ressortait dans le noir, ainsi que ses grosses moustaches à la Humbert I^{er}, blanches elles aussi.

« Que disait-on au bar, ce soir ?

— J'y suis pas bien resté. J'ai préféré aller au cinéma.

— Tu as vu quoi ? »

Mammарosa se leva, se dirigea avec assurance vers Vito. Le trachome l'avait progressivement rendu aveugle, et c'était peut-être cette lente perte de la vue, avant l'obscurité définitive installée depuis quelques années, qui lui conférait maintenant une curieuse façon de connaître les distances et les proportions de chaque pas, de chaque geste : on aurait dit un chien, il était capable de reconnaître les gens à l'odeur ou à la démarche.

« Pas grand-chose. Un film d'indiens.

— En couleurs ?

— Non. »

C'était un gandin, le film au contraire rutilait de couleurs criardes, mais Vito avait compris que ça aurait chancagné l'ancien. Petit gone, il avait souvent joué sur les genoux de Mammарosa quand celui-ci était l'éternel « garçon de courses » de son père. Et il avait continué à l'appeler ainsi, « le bistaud de mon pipa », même quand, son père mort, le magasin de bois fermé, il avait d'année en année vu Mammарosa les cheveux plus blancs, le corps plus recrenillé, la vue plus basse. De l'autre côté, pour Mammарosa, il était resté Vituzzo. Avec ce diminutif affectueux qui remontait à loin, l'ancien effaçait d'un coup de baguette magique son embonpoint naissant, sa calvitie avancée, ses yeux affaiblis et lui redonnait le corps démenet de ses dix ans. Et puis, la cécité avait éveillé chez lui un sentiment

nouveau : Vito sentait depuis quelque temps le respect de Mammарosa se teinter d'une prévenance paternelle. Si bien que, chaque premier du mois, la remise du petit subside que le père de Vito avait alloué par testament à une fidélité canine était devenue un rituel gênant, dont il lui fallait se dépatrouiller au plus vite.

« Tu n'as besoin de rien ?

— Non, merci. Bonne nuit », répondit Vito qui reprit sa route en se demandant avec un sourire à quoi aurait pu lui servir ce fantôme d'homme si, d'aventure, il avait eu besoin de lui.

« Donc, dit Corbo, reprenons. Tu dis que tu ne l'avais jamais vu avant.

— Non monsieur, je ne l'avais jamais vu avant. » Et le paysan, pour donner de la vigueur à ses paroles dont, allez savoir pourquoi, il sentait qu'elles sortaient de sa bouche déjà anémiées, se posa la main juste au-dessus de l'estomac, là où il est convenu que niche la conscience.

« Avant quoi ?

— Avant de le trouver mort.

— Il s'appelait Gaetano Mirabile et il était berger. Comment est-il possible que vous ne vous soyez jamais rencontrés ?

— Jamais.

— Parce qu'ici c'est New York, peut-être, dix millions d'habitants et on ne sait même pas qui est votre voisin du dessous ! »

Il s'approcha du paysan et lui posa une main amicale sur l'épaule.

« Ce gars-là, parlant par respect, et de son vivant, tu savais exactement combien de poils il avait au cul. »

Il lui donna deux petites tapes affectueuses sur le bras et alla s'asseoir derrière le bureau.

« Eh bien, on va y passer la nuit. »

Le paysan se cala sur sa chaise. Il le savait avant même de courir à la gendarmerie que ce mort ne lui apporterait que des embiernes. Avec la justice, on sait quand ça commence, mais on ne sait jamais quand ça finit.

Quand il eut tourné à l'angle et que la place mieux éclairée s'offrit à son regard, il s'aperçut tout de suite qu'il n'avait pas fermé le balcon de sa chambre. Vito pesta contre lui-même : avant de s'endormir, il allait être obligé de se battre avec les moustiques et l'issue du combat ne laissait aucun doute. Le balcon voisin était ouvert aussi : il ne put pas ne pas voir, parce qu'elle entraînait dans son champ de vision, M^{me} Triepi, la veuve du chef de gare, assise sur un fauteuil sagement reculé à l'intérieur de la pièce pour que le monde n'aille pas se penser qu'elle souffrait d'autres chaleurs, et qu'elle se montrait pour ça.

Arrivé devant la porte d'entrée, Vito glissa sa main dans sa poche pour prendre ses clés. Dans son dos, un coup de feu retentit comme une canonnade et le crépi entre la porte et le

balcon de la veuve Tripepi vola en éclats, dégringolant sur lui. Le cerveau dépontelé par un grondement de mer déchaînée, Vito tomba un genou à terre, comme pour prier. Et d'ailleurs il priait pour de bon, même si sa prière n'avait pas encore atteint le niveau de sa conscience. Il fouillait le puits abyssal de sa mémoire pour en extirper les paroles de l'acte de contrition, apprises en même temps que les premières polissonneries, lors des dévotions dominicales : « J'ai un très grand regret de Vous avoir offensé, car Vous êtes infiniment bon, infiniment aimable et que le péché Vous déplait... »

À cet instant, le son des mots et leur signification le frappèrent comme si une autre canonnade l'avait atteint entre les omoplates. Il se leva d'un bond, ouvrit frénétiquement la porte d'entrée, la claqua derrière lui.

Un deuxième coup émietta à nouveau le mur, exactement au même endroit que le précédent.

L'adjutant Corbo n'était pas un as du stylo : rédiger un rapport, comme celui auquel il était attelé, lui avait toujours beaucoup coûté. C'est pourquoi à la première détonation, il se leva illico presto et à la deuxième, il avait déjà le képi sur la tête et la mitraillette en bandoulière.

« Toi, tu restes ici, dit-il à Tognin qui en sursautant avait renversé sa chaise, et réveille Carbone. Dis-lui que je suis allé derrière la vieille église. Les coups venaient de là. »

Avant de sortir, il regarda le paysan pour qui ces détonations étaient deux coups de marteau le clouant sur sa croix.

« Tu le savais, toi, que la fête de saint Calogero était en avance cette année ? »

Le paysan ne pipa mot. La question irrespectueuse de l'adjutant, qui comparait les pétarades ouvrant les festivités à deux coups de fusil de chasse certainement destinés à un être humain, l'avait bauché en place.

« Réfléchissons, bonté divine, réfléchissons. » Mais c'était tout réfléchi, non seulement son cerveau, mais tous les muscles de son corps refusaient de fonctionner à nouveau normalement, il avait l'impression d'être une de ces colonnes de mercure qui, le thermomètre cassé, se répandent en petites billes, toutes douées d'une autonomie désordonnée et éprouvante. Au rythme des secousses convulsives que son corps transmettait par à-coups à son lit, il sentait des frissons glacés l'assaillir et une épaisse sueur coller ses vêtements sur sa peau.

Vito avait monté l'escalier en trampilant à chaque marche, tandis qu'une plainte ininterrompue sortait de ses lèvres pourtant serrées, il avait réussi à ouvrir – au bout d'une éternité – la porte de son appartement, puis à la verrouiller, et s'était jeté sur son lit tout habillé, sans se hasarder à fermer les volets, par peur d'offrir à nouveau une cible au tireur embusqué. Et après avoir mis dans sa bouche une cigarette sans même s'en apercevoir, il s'était figé dans le geste de craquer une allumette, dotant le tireur invisible de la capacité miraculeuse d'impartir à sa balle la même trajectoire complexe qu'à une boule de billard.

Sa bouche était tordue de peur ; il n'eut donc pas à changer d'expression quand une rage folle, qui lui fit monter les larmes aux yeux et serrer les poings, remplaça la tension insoutenable de la terreur.

« Fils de pute, sales fils de pute », sanglota-t-il, le visage enfoncé dans l'oreiller.

Il englobait dans cette insulte lancée à l'ennemi secret tous les gens de sa connaissance, tous les habitants qu'il lui semblait voir piatter autour de lui, se pressant dans un cauchemar de regards, de visages, de mains : pas une voix ne s'était élevée pour demander, après les coups de feu, ce qui s'était passé – alors que, surpris dans leur premier sommeil, ils avaient sûrement sursauté à s'éclafoirer au plafond ; pas un pas n'avait résonné sur la place – alors qu'ils se gavaient quotidiennement des affaires des autres, à s'en faire peter la basane, comme des mouches à merde. Rien. Un silence, c'était le cas de le dire, de mort. C'était absurde, mais cette indifférence générale qui soudain faisait de lui un étranger, un exclu, le tourmentait bien plus que la mort qui l'avait effleuré. Il aurait pu être noyé dans son sang sur le pas de sa porte, implorant peut-être le coup de grâce, et personne ne se serait dégrobé. Jusqu'au matin, quand le balayeur ou un charretier de passage auraient simulé un cri d'horreur, parce qu'eux aussi devaient avoir entendu les détonations, ces artignoles !

« Mais qu'est-ce que j'ai bien pu faire ? »

Immobile sur la petite place, l'adjudant Corbo apinçait alentour en se demandant pour quelle mystérieuse raison les chiens dans ce satané pays, entendant un coup de feu en pleine nuit, se terraient pendant des heures en silence au lieu de suivre leur instinct naturel et de se mettre à aboyer, pour ensuite réapparaître le jour venu, aussi indifférents en apparence que des êtres humains. Il avait beau tendre l'oreille, il ne percevait aucune plainte et il avait attentivement exploré les deux ou trois rues qui partaient de la place. Les faits étaient là, ni Tognin ni lui ne les avaient rêvés, ces coups de feu : au matin, il en saurait plus, les Siciliens, qui ont la réputation de ne pas parler, en réalité parlent, à mi-voix, en code, mais ils parlent, il suffit de savoir déchiffrer. S'attarder ne servait à rien.

Carbone survint à ce moment-là, encore empâté de sommeil, boutonnant sa veste.

« Vous avez trouvé quelque chose, mon adjudant ? demanda-t-il.

— Non, on rentre à la caserne. »

Corbo et Carbone se mirent en route, ils le savaient, sous le regard de ceux qui s'étaient jetés à plat ventre sur leur balcon pour scruter la rue, tandis que les fenottes, restées au lit, conjuraient leurs hommes à voix basse de ne pas s'exposer, de ne pas s'en mêler.

Tout à coup, Corbo s'arrêta et d'un geste intima à Carbone de ne plus bouger. Devant eux, une ombre avançait prudemment, à pas de poule, et s'approchait en rasant le mur. Immobile, Corbo attendit que l'homme vienne quasiment le heurter.

« Vous cherchez quelque chose, Mammарosa ? » demanda-t-il.

L'aveugle sursauta, mais reconnut immédiatement la voix.

« Non. Je n'ai pas sommeil, adjudant », dit-il. Il avait le souffle court comme s'il avait couru, mais devant l'homme qu'il ne voyait pas, il essayait de se tenir droit, presque au garde-à-vous. Corbo eut pitié.

« Rentrez chez vous, nous allons vous raccompagner », dit-il en prenant l'ancien par le bras. En silence, ils remontèrent la rue jusque chez lui. Arrivé devant la porte de son rez-de-chaussée, Mammарosa n'y tint plus.

« Adjudant... », commença-t-il.

Dès qu'il l'avait vu, Corbo avait deviné la raison pour laquelle Mammарosa s'était hasardé à sortir en pleine nuit ; il lui passa un bras autour des épaules.

« Tâchez de dormir, dit-il, cette nuit, il ne s'est rien passé.

— Dieu vous le rende », le salua Mammарosa en rentrant dans sa pièce.

Ils firent encore quelques pas sans parler.

« C'est quand même bizarre, lâcha soudain Carbone qui était du coin et voyait travailler Corbo depuis trois ans.

— Oui.

— Qu'est-ce qu'on fait ? On va chez don Vito maintenant ?

— Laissons-le dormir, s'il peut », fit Corbo. Et il enchaîna : « Nous aurons tout le temps demain matin. »

Un jour, à l'enterrement de don Guido Incorvaja, maire sous le fascisme, maire après le fascisme, ex-président de parti catholique et ex-secrétaire de parti, mais indéfectiblement voleur jusqu'à la dernière minute de son existence, Vito avait entendu un notable de la ville réciter un éloge funèbre à la gloire de l'honnêteté irréprochable du disparu. Personne dans l'assistance n'avait trouvé le courage d'ébaucher un sourire, beaucoup de têtes s'étaient baissées pour suivre le dessin des pavés, une dizaine d'affligés, notamment dans la même barque qu'Incorvaja, avait gravement opiné du bonnet. Puis, quand le cortège avait péniblement repris le raidillon du cimetière – en dialecte, les gens disaient d'un mort qu'on « l'avait monté », exprimant en même temps l'acte physique de son transport au cimetière situé sur la colline et celui, métaphysique, de sa montée au ciel ou en enfer, selon –, Vito, bercé par les notes lentes de la marche qu'avait entonnée la fanfare municipale en grand uniforme, s'était perdu dans une étrange rêverie. Il avait imaginé qu'une gigantesque opération de police avait permis de fichier tous ses concitoyens : on avait établi pour chacun une fiche rigoureusement vraie, c'est-à-dire répertoriant leurs fautes cachées, leurs vices secrets et leurs pensées muettes. Il s'était demandé alors : « Va savoir ce qu'il y aurait dans la mienne. » Et après un rapide bilan, il avait conclu : rien. Il s'était agi à ce moment-là d'un jeu dicté par l'orgueil, pour se comparer à ce mort que, quelques heures après son décès, la fantaisie populaire représentait déjà crispant ses doigts crochus sur le chapelet dont la piété et la coutume avaient entouré ses mains.

Mais à présent que ces deux coups de feu tirés sur lui l'obligeaient à un examen de conscience digne du jugement dernier, Vito, en repassant convulsivement dans sa mémoire les dernières années de sa vie pour découvrir de quel manquement involontaire il s'était rendu responsable, ne voyait rien d'autre qu'une série ininterrompue de paroles et d'actes licites, de par le fait même qu'ils venaient de lui.

Surnommé « l'ombre » par ses camarades d'école, pour sa capacité innée à disparaître du paysage aux premiers signes avant-coureurs de bagarre, et à réapparaître dès que brillait à

nouveau le soleil de la concorde, il avait toujours réussi par la suite à ne jamais prendre parti, en aucun cas.

Masino, impulsif, courageux, qui lui vouait une amitié fidèle, avait depuis longtemps renoncé à tirer de lui une opinion un tant soit peu différente de celle que tout le monde affichait.

« Toi, lui disait Masino, tu fais comme les marins : tu tournes toujours ta voile au vent. »

Mais ce n'était même pas ça, le jugement de Masino supposait chez son ami une certaine dose d'opportunisme, ou de toute façon un choix, auquel Vito était très loin de vouloir se résoudre. S'il avait pu, il aurait donné raison à tout le monde, mais comme ce n'était pas possible, il préférait rester dans son coin. Par peur de se compromettre, il n'assistait même pas aux meetings politiques, fréquentés par tout un cuchon de monde, plus par désœuvrement, pour passer le temps, que par conviction. Dans ces cas-là, il allait au cinéma ou se promener tout seul sur la jetée.

Des années auparavant, à la fête de saint Calogero, le moine noir protecteur de la ville, adoré jusqu'au fanatisme, Masino s'était approché, suivi par Vito, d'un étal où étaient exposées des statuettes en carton-pâte du saint.

« Combien coûte ce bibelot ? » avait-il demandé au vendeur.

Et celui-ci, dévot jusqu'à l'empoignée, en percevant le mépris qui flottait dans la voix de Masino :

« Ce n'est pas un bibelot, c'est saint Calogero. »

Ayant compris à qui il avait affaire, Masino, sournois et déjà prêt à en découdre, insista :

« Je ne voulais pas savoir combien coûte saint Calogero, mais le bibelot, là.

— Tu m'emboconnes avec ton bibelot ! Ce n'est pas un bibelot !

— Non ?

— Non.

— Si ce n'est pas un bibelot, on se demande bien ce que c'est.

— Expliquez-lui, vous, avait dit le vendeur qui se retenait à grand-peine en s'adressant à Vito.

— C'est un bibelot..., avait tranché Vito en se tournant vers Masino,... mais c'est aussi saint Calogero », avait-il conclu en se tournant vers le vendeur.

Voilà, ça aurait pu être ça, le vrai bonheur sur terre : la bonne réponse qui contente tout le monde. Mais souvent, hélas, il ne s'agissait ni de bibelots, ni de saints Calogero. De sorte qu'avec l'âge et l'expérience, il avait aussi réussi à cautériser les bouillonnements d'une imagination fertile qui, dans sa jeunesse, l'avait tenu en émoi : il était donc profondément sûr des pensées auxquelles il laissait la liberté de prendre corps. Quand il ne pouvait vraiment pas s'en passer, il recourait à l'imagination d'autrui, à l'imagination de ceux qui étaient autorisés à en avoir. Dans la bibliothèque de son père, entre l'incoutournable fresque des *Beati Paoli* et les vieux numéros reliés de la *Scène illustrée*, il avait trouvé un vieil exemplaire du *Roland furieux* illustré par Gustave Doré : cette lecture, commencée sans enthousiasme, était devenue avec le temps une habitude bien réglée. Si, pendant la journée, quelque chose était allé de travers, qu'il avait dû avaler des coulevres et qu'il sentait qu'il allait peter la

guille, il trouvait défolement et consolation en lisant la bataille des « trois contre trois » :

*Et quand les six en arrivent au choc
Et qu'en éclats volent, rompues, les lances,
De ce grand bruit l'on vit l'eau se gonfler...*

ou bien, quand le grabottaient d'autres démangeaisons que ses rencontres furtives avec Giovanna ne parvenaient pas à apaiser complètement, il y avait alors le remède d'un certain épisode :

*Entre les jambes de Fiammetta, qui
Se trouvait sur le dos, il remonta,
Et, bouche à bouche, il l'étreignit bien fort[1]...*

Rien à faire. Il avait beau repasser en mémoire un fait, un événement estimé de prime abord totalement innocent, et l'étudier sous tous les angles, en se mettant même dans la peau de celui qui en avait été acteur avec lui, ou seulement témoin, il ne trouvait rien. Et la confirmation progressive de son innocence, loin de lui être bénéfique, lui tournait encore plus les sangs : au fur et à mesure qu'il feuilletait le maigre calendrier de ses jours, Vito ressentait comme une faute l'absence de toute faute ; cette absence était un fer rouge qui brûlait sa chair.

« Toi aussi, va dormir », fit Corbo au paysan. Lequel resta assis.

« Chez moi ? » demanda-t-il. Mais on comprenait à sa voix et à sa position qu'il ne nourrissait guère d'espoir quant à la réponse.

« Tu gandoises ? dit Corbo.

— Mon casier est vierge, reprit plaintivement le paysan, je n'ai jamais eu affaire à la police.

— Ça, je le sais, répondit l'adjutant. Pas la peine qu'on y passe la nuit si c'est pour me dire ce que je sais déjà. Tu dois me dire ce que je ne sais pas.

— À part de la voyance...

— Eh bien, essaie la voyance. Mais tranquillement, quand ça vient. Tu seras bien, ici avec nous. Emmène-le », ajouta Corbo en s'adressant à Tognin. Carbone allait les suivre. « Pas toi, dit-il.

On va reprendre ça tous les deux, puis on ira dormir nos trois heures. »

Au bout de plusieurs heures de torture, la bouche sèche comme s'il avait parlé pendant des jours, il sentit le besoin de boire. Il se leva difficilement, les jambes lourdes comme du plomb, il marcha courbé vers la cuisine, la tête rentrée dans les épaules dans un geste de protection instinctif contre d'autres coups de feu. En ouvrant à tâtons le buffet pour prendre un verre, il entendit distinctement dans le silence, de l'autre côté du mur, un léger bruit, comme une chaise qu'on déplace. Incapable de se contrôler, il bondit en arrière. Puis il comprit que le bruit venait de l'appartement d'à côté, où habitait la veuve Tripepi : comme

elle vivait seule, ce ne pouvait être qu'elle. Il alla à l'évier, ouvrit le robinet, laissa couler un peu d'eau pour la rafraîchir, remplit son verre. Au moment de le porter à ses lèvres, une idée lui vint. En buvant lentement, il essaya de lui donner un ordre, une logique. Il gardait très peu de souvenirs de ces terribles instants, mais il était sûr de deux choses. Au moment où il avait débouché sur la place, la veuve était encore sur son balcon, visible de la rue malgré sa position en retrait. D'autre part, le coup avait touché l'extérieur de l'encadrement de la porte, la preuve, il avait reçu du crépi. Le deuxième coup, tiré après qu'il avait refermé la porte, avait suivi la même trajectoire que le premier : c'est du moins là qu'il pouvait situer son point d'impact. Des coups trop hauts, en somme, pour pouvoir affirmer avec certitude qu'ils lui étaient destinés. Comme un chien assoiffé que la rage pousse à chercher une goutte d'eau dans la boue, Vito mordit à cette idée et ne la lâcha plus.

Il ne savait pas grand-chose de cette veuve Tripepi. Cela faisait cinq ans, depuis la mort de son mari, qu'elle avait emménagé dans l'appartement voisin, et pourtant Vito ne lui avait jamais adressé la parole si ce n'était pour la saluer, mais sans plus, chaque fois qu'il la rencontrait dans l'escalier. Encore jeune et attirante, la veuve Tripepi menait une vie retirée ; de temps en temps, une lointaine parente venait lui tenir compagnie. Les gens n'avaient rien à dire sur son compte, aucun patrigotage, et Masino ou Vasalicò, les rares fois où la conversation tombait sur elle, lui épargnaient les allusions qui sont le lot de toutes les veuves jeunes.

Mais allez savoir, avec les femmes ! D'ailleurs clic n'était même pas d'ici, elle était arrivée de Palerme avec son mari une dizaine d'années auparavant. Il pouvait s'agir de vieilles histoires.

« Demain matin, se dit-il, j'irai lui parler. »

Il trouva ainsi la force de retourner dans sa chambre, de se déshabiller, de sombrer à l'aube dans un demi-sommeil tourmenté.

Dans le bar de Masino qui venait d'ouvrir stagnait encore l'odeur âpre des cigarettes fumées la veille, une odeur que ni celle des croissants chauds tout juste sortis du four ni celle des cafés ne réussissaient à entamer. Matinal, M. Attard (une décoration de chevalier) était assis dans un coin, plus remonté encore qu'à l'ordinaire, devant un granité au citron dans lequel il trempait un biscuit à l'anis.

« Qu'est-ce qu'il ne faut pas voir ! Voilà où on en arrive ! » Puis, un ton plus haut : « Sous le fascisme, ça ne risquait pas d'arriver ! » et il plantait son regard, d'un air de défi, sur les déchargeurs et les porteurs, les meilleurs parmi les dockers, qui, connaissant l'oiseau, laissaient ses paroles leur entrer par une oreille et ressortir par l'autre.

Le chevalier Attard avait été le dernier secrétaire politique en place avant l'entrée des Américains dans la ville : vingt-quatre heures avant le débarquement, sous une pluie de feu venue du ciel et de la mer, un plus malin que lui, son billet pour Rome en poche, lui avait refilé à la coite ces fonctions convoitées. Par conséquent, le tailleur qui avait élu domicile et atelier – comme tout le monde d'ailleurs – dans un refuge creusé dans la marne avait dû consacrer toute une journée et une nuit à lui confectionner son uniforme.

« Chevalier, à mon avis, c'est de l'ouvrage gaspillé, avait hasardé le tailleur en faisant aller son aiguille.

— Les ordres sont les ordres », avait fulminé le chevalier.

Son uniforme enfilé, il était sorti du refuge juste à temps pour tomber sur un soldat américain qui, nez à nez avec ce type noir comme le cul du diable, avait reculé d'un bond, effrayé, comme quoi en Amérique on l'avait mal informé sur le danger que représentaient les fascistes siciliens.

En deux temps trois mouvements, le chevalier s'était vu cerné par d'autres soldats, immobilisé, matraqué, déshabillé – son uniforme comme une relique équitablement répartie par morceaux entre ses assaillants – et, en caleçon, aux côtés des Noirs, obligé de décharger les caisses des amphibies qui arrivaient sans arrêt au port, dans une confusion indescriptible de bruits et de cris.

À son retour de captivité, un groupe de jeunes gens était allé le chercher à la gare pour lui offrir la charge de secrétaire de la section du Mouvement social italien qu'ils venaient de fonder, mais le chevalier avait refusé sans hésitation : « Je resterai toujours fidèle à l'idée pure », avait-il dit. Et il n'y avait pas eu moyen de le convaincre de s'inscrire à aucun parti : « Le chevalier Attard ne vote pas. »

En entrant Vasalicò comprit tout de suite que le chevalier était dans un grand jour.

« Bien dormi, chevalier ? s'informa-t-il avec intérêt.

— Je dors comme veut que je dorme votre enfoiré de frère, et de maire.

— Pourquoi ? Les moustiques vous auraient-ils dérangé ? Il y en avait aussi à l'époque, il me semble, dit calmement Vasalicò.

— Non monsieur, il n'y en avait pas. Sachez, pour votre gouverne, que le fascisme a fait la guerre aux moustiques. Et aux mouches aussi ! Et même aux anophèles...

— D'accord, mais comme les fascistes ont perdu la guerre, il faut croire que les moustiques...

— D'accord, mon cul ! Qu'est-ce que vous me chantez avec les moustiques ? Les moustiques ne tirent pas des coups de fusil de chasse en pleine ville ! »

Dans le café, soudain, le silence se fit. Les visages de ceux qui écoutaient l'escarmouche avec amusement se firent sérieux et vaguement distraits.

« On a tiré ? » demanda Vasalicò sincèrement étonné. Et puis, vu la tournure que prenait la conversation, il s'adressa au chevalier sur un autre ton.

« Holà, attention à ce que vous dites. Où est le rapport avec mon frère ? Avant de parler comme ça de mon frère, vous devriez tourner sept fois votre langue dans votre bouche, compris ?

— Je parle comme je veux ! C'est vous qui me provoquez ! » Le chevalier s'était levé, en brandissant d'un air menaçant sa moitié de biscuit.

« Je vous emmerde ! Vous feriez mieux de penser à votre petit-fils ! »

C'était un coup bas et cruel. La fille du chevalier, à un an exactement de l'occupation américaine, avait donné le jour à un enfant nettement plus sombre de peau que ne le sont habituellement les Siciliens. Immédiatement après l'accouchement, mère et fils avaient été expédiés chez une sœur du chevalier qui habitait à Tarante, mais la releveuse en avait fait ses gorges chaudes. Devenu blême, de rouge qu'il était, le chevalier jeta cent lires sur la table et sortit, incapable désormais de rien rebriquer.

Vasalicò s'approcha du comptoir et apincha dans les yeux Masino qui lui tendait une tasse de café. Sans presque bouger les lèvres, Masino répondit à sa question muette :

« Sur Vito. »

Abasourdi, Vasalicò faillit en lâcher sa tasse.

« Sur Vito ? »

Un chapotement insistant à sa porte réveilla lentement Vito, un sommeil de plomb l'avait terrassé peu après l'aube et il était lent à se dissiper.

« Bon Dieu, je suis en retard », pensa-t-il dès qu'il fut conscient, en sautant de son lit et en se dirigeant vers la porte pour ouvrir. Le souvenir de ce qui s'était passé la veille le prit en traître, lui faisant un instant plier les genoux. Devait-il ouvrir ? D'un autre côté, il ne pouvait pas se cadenasser chez lui pour toujours, comme une autre partie de lui-même s'était empressée de le lui suggérer.

« Qui est-ce ? demanda-t-il d'une voix qu'il ne reconnut pas.

— C'est moi, Pinuzzo. »

Il ouvrit. Pinuzzo, le petit gone qui, pour deux œufs par jour et quinze mille lires par mois, l'aidait à l'enclos, un poulailler de trois mille poules qui constituait son seul revenu et aussi son unique fierté, était sur le seuil et l'apinchait d'un air interrogateur.

« Qu'est-ce que tu fais là ? Entre.

— Vous ne venez pas à l'enclos aujourd'hui ?

— Entre, insista Vito en s'effaçant. Non, je ne viens pas aujourd'hui. J'ai passé une nuit blanche », et il se mordit les lèvres pour avoir laissé ces mots lui échapper : Pinuzzo ne se ferait pas faute de les répéter aux amateurs de patrigots.

« Vas-y, toi. Voici les clés. Donne à manger aux poules et ramasse les œufs. Laisse-les sous le hangar, j'irai les récupérer tout à l'heure. »

Il eut du mal à se raser. Il se coupa à quatre reprises.

À huit heures, quand l'adjutant Corbo eut de nouveau le paysan devant lui, il comprit instantanément que la nuit lui avait passablement éclairci les idées. Il ne restait donc qu'à conclure le cérémonial commencé par la nuit au poste, continuer avec les menaces et les promesses pour que le paysan se sente la conscience tranquille au moment où il se déciderait à ouvrir la bouche. Il le fit asseoir, lui offrit un cappuccino et une cigarette, lui dit qu'il comprenait combien il était inconfortable – pour quelqu'un qui n'y était pas habitué, bien sûr – de dormir sur une planche. Il se sentit en devoir de lui signifier qu'il n'était pas comme le lieutenant Cangemi, de la brigade spéciale de Masàra – dont les moyens de redonner la parole aux sourds-muets confinaient à la légende – mais que, si on l'en priait gentiment, il pouvait très bien devenir comme Cangemi, et pire. Puis il lui rappela son fils de huit ans, sa femme Carmelina, et leur âne, abandonnés seuls à la ferme, parce que, à ce rythme, ce n'était pas

demain la veille qu'il rentrerait chez lui. Évoquant l'inévitable vente au rabais de leur champ à un voisin rapace, il dressa habilement la liste des mauvaises années, des maladies, de la faim. Puis, quand la cuisson fut à bon point, Corbo se leva tout à coup, bondit avec un hurlement sur le paysan effondré et se mit à le secouer comme un prunier.

Quand il eut retrouvé son souffle, le paysan ne tarit plus. Depuis trois jours, dit-il, il vivait dans la peur et le remords parce que lui, Salvatore Argento, n'avait jamais rien eu à se reprocher, il ne s'était jamais mêlé de rien, il n'avait jamais piétiné les plates-bandes de personne, et voilà que des gens infâmes l'avaient obligé à des choses impensables.

Procédant par ordre : trois jours auparavant, en sortant tôt le matin comme d'habitude pour travailler au jardin, il avait vu sur le chemin le mort encore frais.

« Comment ça, frais ? »

Frais dans le sens qu'on voyait qu'il avait été tué au maximum la nuit d'avant, toutefois, il était tout bien comme l'adjudant l'avait trouvé, le sac, les chaussures, tout.

« Tu le connaissais ? »

— De vue.

— Tu avais eu l'occasion de lui parler ?

— Bonjour, bonsoir.

— Pourquoi, quand tu l'as trouvé, ne pas être venu nous le dire tout de suite ? »

Et là, ça devenait délicat. Sur sa chemise, le mort portait épinglé – avec une épingle à nourrice, précisa-t-il, au point où il en était, plus il en dirait, mieux ce serait – un billet qui ordonnait aux éventuels passants de ne pas déclarer leur trouvaille avant une échéance de trois jours.

« Si tu ne sais pas lire, comment as-tu fait pour savoir ce qui était écrit ? »

— Je me suis fait aider.

— Par qui ?

— Par mon fils.

— Celui qui a huit ans ?

— Oui, monsieur. Il est intelligent. Il est au cours élémentaire. »

Donc, le billet déchiffré, il avait ordonné le silence à sa femme et à son fils, et décidé de ne rien dire à personne.

« Et où est ce billet maintenant ? »

Attaché à un caillou, moisissant depuis trois jours au fond d'un puits.

« Il était écrit au crayon ou au stylo ? »

— Au stylo.

— Avec quels caractères ? En script ? »

Une fois qu'on lui eut expliqué la question, le paysan répondit que ça semblait écrit comme dans le journal. Donc en script. Quand sa décision avait été prise de ne pas parler, il s'était empressé de recouvrir le mort de branchages.

« Tu avais peur que quelqu'un de moins malin que toi, remarquant le cadavre, vienne nous

le dire ? »

Non monsieur, ce n'était pas la raison. La raison était une autre, ça ne lui paraissait pas humain.

« Quoi donc ? »

De le laisser là, au vent et à la pluie.

« Pourquoi ?

— Je ne voulais pas que les chiens le dévorent. »

Quand l'échéance des trois jours avait expiré, il avait retiré les branchages et couru à la caserne. Ni plus, ni moins.

« Ouvrez, madame, au nom de Dieu.

— Non, je n'ouvre pas, allez-vous-en.

— Je ne m'en vais pas si vous ne m'ouvrez pas.

— Laissez-moi tranquille, je vous en prie, que voulez-vous donc ?

— Vous parler.

— Non, je n'ouvre pas. »

Ce dialogue étouffé se déroulait entre Vito sur le palier et la veuve Tripepi de l'autre côté de la porte, et plus les minutes passaient, plus Vito sentait monter en lui une rage impuissante, la même qu'il avait éprouvée parfois devant l'entêtement d'un mulet ou d'une chèvre.

« Vilaine bique, pensa-t-il, si tu ne m'ouvres pas, je défonce la porte et je te botte le cul que tu t'en souviendras. »

Et au même moment, au plus fort de la colère qui allait sûrement le pousser à une bêtise, il eut une inspiration. Il essaya de se calmer, de retenir son souffle pour trouver un ton moins anxieux et pressant.

« Madame, dit-il à voix basse, les lèvres collées contre le bois, si quelqu'un de l'étage du dessus vient à passer, que pourra-t-il penser en me voyant ainsi ? »

Il se rendit immédiatement compte qu'il avait touché juste, en sentant presque matériellement, derrière la porte fermée, le doute s'insinuer, commencer à entamer ce mur d'obstination.

« Faites vite, souffla-t-il, j'entends des pas. »

La porte s'ouvrit du peu que permettait la chaîne et dans l'entrebâillement, il vit le visage défait de la veuve, son regard teinté de commisération, ses lèvres blêmes et crispées.

Une légende raconte que deux Siciliens en terre étrangère, accusés d'on ne sait quel crime, avaient été enfermés dans deux cellules séparées afin qu'ils ne communiquent pas avant l'interrogatoire. Amenés le lendemain devant le roi étranger, ils avaient échangé un rapide regard. « Majesté ! s'était alors écrié un garde, sicilien lui aussi, trop tard ! Ils se sont parlé ! »

« Que voulez-vous ? demanda la veuve.

— Rien, répondit Vito, excusez-moi. »

Il tourna les talons et descendit l'escalier.

« Un crime mafieux ? Vous voulez rire ? Nous avons toujours été une petite ville pépère, qui ne voit pas plus loin que le bout de son nez, ici en dix ans, les meurtres se comptent sur les doigts d'une main, et c'étaient toujours des histoires de jaloux trompé, des brouilles d'argent, des rixes d'ivrognes. Mais des affaires privées, personnelles.

— Quand même la bombe de la semaine dernière, dans le garage des frères Sciortino...

— Celle-là, mon cher, ne compte pas. Ou alors, il faudrait compter aussi la Mercedes de Liverna qui a sauté le mois dernier ?

— Moi, je la compterais.

— Et vous auriez bien tort. Parce que les frères Sciortino, tout comme Giosuè Liverna, sont de Comisini, ils ne sont pas d'ici. Là oui, ce sont des histoires de mafia !

— Et alors ?

— Bougez pas, je m'explique. Il s'agit de mafia importée, de passage, pour ainsi dire, venue chez nous pour contrôler la main-d'œuvre de la nouvelle cimenterie, main-d'œuvre qui, vous n'êtes pas sans le savoir, est toute de Comisini, Villagrande et Taro. Vous vous souvenez de ce film, comment s'appelait-il, *Sur les quais* ?

— Très bon film.

— Eh bien, quelque chose dans ce genre-là. Donc, ça les regarde. D'ailleurs, la bombe dont vous parliez n'a-t-elle pas, oui ou non, fait moins de bruit en ville que les détonations de cette nuit ?

— C'est vrai.

— Et savez-vous pourquoi ? Parce que la bombe et la Mercedes, ça s'est passé dans le quartier des gens de Comisini, qui veulent habiter tous ensemble comme les chèvres, et qui ont créé une ville dans la ville. Ils s'étripent entre eux, se tirent dessus, se mettent des bombes, mais nous, en quoi ça nous concerne ?

— Dégradée, la nuque ?

— Oui, dégradée. Ça nous concerne à la rigueur parce que ça se passe chez nous, et qu'on pourrait l'éviter. Je l'avais bien dit au maire, que la nouvelle centrale électrique, l'usine Montecatini et la cimenterie n'apporteraient rien de bon à la ville. Au contraire.

— Tout nouveau, tout beau.

— Bien dit.

— Et le maire ?

— Il a répondu qu'il n'y pouvait rien, que c'était la Région.

— Quand il y en a pour un, il y en a pour deux.

— Exactement. Et conclusion, nos jeunes continuent de partir, qui en Amérique, qui en Allemagne, et ici débarquent des ouvriers du Nord ou des Siciliens de l'intérieur, des gens avec qui il ne fait pas bon faire. On va se retrouver comme Tatzuzo Aurora qui, ayant découvert que sa femme fifrait avec un autre, soutenait que les cornes, c'est le progrès.

— Mais ce cadavre qu'on a retrouvé hier dans un sac...

— Celui-là, il ne savait même pas qu'elle existait, la cimenterie. C'était un berger de Raccusa, qui venait de temps en temps, ils ont dû le tuer va-t'en savoir où, et pour quelle histoire de bétail, et puis amené ici, pour que Corbo se creuse un peu la cervelle.

— Et les coups de feu de cette nuit, sur don Vito ?

— Vous mettez dans le même sac le quidam assassiné et les deux coups tirés sur Vito ? Ça n'a point de nez !

— Oh, comme ça, pour dire de dire...

— Ah, s'il s'agit de parler pour user sa salive, c'est une chose. Mais si on veut parler sérieusement, crénom de nom, parlons sérieusement ! Tenez, si je ne dis pas vrai, avec ce rasoir que vous tenez là, vous pouvez me les couper toutes les deux ! Vous savez bien comment il est, Vito ? Si quelqu'un passe à côté de lui et, parlant par respect, lui pète au nez, il est capable de s'évanouir.

— Ça, je le sais.

— Vous voyez ! Il faut croire qu'il y a un fils de pute qui a voulu lui flanquer la peur de sa vie. Broutilles, mon ami. Dans une paire de jours, on apprendra que c'était une plaisanterie, qu'on lui avait tiré un pied de cochon, et ça finira autour d'un bon mâchon à l'auberge de Catena, aux frais de Vito.

— La barbe aussi ?

— Oui. »

Sortir dans la rue et s'interdire d'apincher en haut vers le crépi émietté, faire les premiers pas sous la lumière violente du soleil qui, lui sembla-t-il, ne le mettait pas tant à nu qu'il offrait à la vue de ses concitoyens la trame interne de ses nerfs en pelote, noués de terreur, et son sang qui avait tourné en eau de boudin après la révélation que la veuve Tripepi ne tramait pas de casseroles, s'imposer d'être comme tous les autres jours, ni plus inquiet ni plus serein que d'habitude. Il transpirait, mais la férocité de l'été qui, avant de prendre congé, tirait traîtreusement une dernière salve, lui fournissait un alibi qui rendait naturel le mouchoir tiré de sa poche et que, de temps en temps, il portait à son front.

La litanie des salutations du matin aux connaissances et amis, modulées dans leur expression selon une stricte hiérarchie – l'affection, l'affabilité, le respect et la courtoisie – s'égrenait comme à l'accoutumée :

« Tu vas bien, Fili ?

— Ravi de te voir, Totò.

— Mes respects, don Vice.

— Bonjour, Pepè. »

Mais ce chassé-croisé de voix qui, les autres jours, était l'expression de sa bonne entente avec tout le monde, où il ronronnait comme un chat au soleil, sonnait faux cette fois. Vito surprenait, ou croyait surprendre, un geste ébauché, un regard en biais, une phrase interrompue, une attitude en suspens qui changeaient ce salut en quelque chose de sinistre et de compatissant en même temps, comme lorsqu'au chevet d'un malade condamné qui ignore

la gravité de son cas, on affiche un comportement naturel et insouciant. Désormais il était marqué, irrémédiablement ; l'attitude des gens à son égard assignait une destination précise aux deux coups de feu et, le privant implacablement de tout espoir et de toute illusion, corrigeait leur trajectoire, qu'il avait vainement essayé de dévier, pour l'infléchir vers un point précis entre sa nuque et ses omoplates.

Vito aperçut, appuyé contre le chambranle de sa porte ouverte sur la rue, Mammарosa qui était sûrement là pour l'attendre, et il se rendit compte avec agacement qu'il ne résisterait pas à l'épreuve de ses questions, qu'il ne pourrait pas feindre l'indifférence. Il obliqua à droite, en espérant que l'écho de ses pas se confondrait avec les autres bruits de la rue, sur quelques mètres il répondit aux saluts d'un geste de la main accompagné d'un vague murmure indistinct et il se retrouva rapidement hors de portée de l'aveugle. Momentanément soulagé, il se sentit ensuite étonné et déconcerté, comme lorsque des circonstances extraordinaires obligent un naturel pacifique à se comporter d'une façon radicalement opposée et qu'ensuite il se demande à quelle partie inconnue de lui-même il a obéi : ainsi Vito s'étonna-t-il de trouver la force de se comporter comme il le faisait en violant l'intimité de la veuve Tripepi, en ignorant le chagrin de Mammарosa, et se montrant en public, et en entrant – apparemment serein – au café.

Il perçut dans les conversations des clients un soudain fléchissement de ton qu'il reçut comme une espèce de décharge électrique, mais il s'approcha quand même du comptoir.

« Donne-moi quelque chose de frais, dit-il à Masino.

— Tu ne veux pas un café ?

— Non, j'ai la bouche sèche. »

Masino lui servit un jus d'orange.

« Tiens, tu n'es pas allé à l'enclos ce matin ?

— J'avais à faire ici. J'y ai envoyé Pinuzzo. »

Masino s'éloigna pour préparer d'autres cafés, mais avant que Vito ait fini de boire, il s'approcha à nouveau.

« Ce matin, il y a eu une belle pêche, dit-il. J'ai acheté un kilo de rougets à vous damner l'âme. Si tu passes pour déjeuner, on ira les manger chez Catena.

— D'accord, vers treize heures », acquiesça Vito et il sortit sans savoir où aller.

L'homme vêtu de noir, chaussures jaunes et cravate rouge, assis avec une jambe allongée sur une chaise, à la terrasse du Café du Port, le dernier du cours, le plus proche de la mer, apinchait distraitement les manœuvres des ouvriers qui soulevaient des arceaux de bois constellés d'ampoules – les illuminations pour la fête qui approchait – et les fixaient aux balcons de part et d'autre de la rue. Son regard s'attardait paresseusement sur les étals de *calia e simenza*, graines de melon et pois chiches grillés, sur le *gelato di campagna* multicolore, un mélange de sucre coloré et de pistache, sur les piles de nougat dur appelé *cubàita*. Ce regard désœuvré, filtré par des paupières mi-closes finit par intercepter Vito qui, à la coite, se dirigeait vers le port, il le suivit, ne le quitta que lorsque celui-ci eut tourné au coin

de la rue, alors seulement l'homme sortit de la profonde immobilité où il était tombé – comme un chien d'arrêt qui flaire le gibier – pour lisser ses fines moustaches parfaitement soignées.

« Tu sais quoi ? Ce soir, j'y retourne », dit-il.

Celui qui était assis à côté de lui, un gars trapot, casquette enfoncée sur le front et chemise déboutonnée sur une paire de pantalons élimés, se limita à grimacer.

« Pourquoi ? demanda l'homme en noir.

– Ce soir, justement, je ne le sens pas.

– Parce que d'autres fois, tu le sens peut-être, Giovannino ? » Et il y avait dans cette question un mépris amusé que l'autre préféra ne pas relever.

« Je ne le sens pas. C'est trop tôt. On va se faire prendre comme des rats.

– Et le chat serait Corbo ? demanda l'homme en noir avec un sourire, donnant à son mépris une teinte d'ironie supérieure.

– Ce n'était pas ça, les accords, reprit après une pause Giovannino, le type à la casquette.

– Les accords, je leur pisse à la raie. J'ai toujours fait comme je voulais. »

Un pauvre qui demandait l'aumône avec une espèce de bêlement s'était approché de leur table. Quand il le vit, l'homme en noir eut un geste d'agacement.

« J'ai déjà donné », dit-il.

Le mendiant s'éloigna. Comme dans le jeu des couleurs quand, de sa fenêtre, on se concentre sur une couleur quelconque et que soudain la rue regorge d'objets, de vêtements et de voitures de cette teinte-là, l'homme tout à coup remarqua que le cours était plein de pauvres, d'estropiés, de mères éplorées, leurs enfants dans les bras ou accrochés à leurs jupes, et tous demandaient la charité en psalmodiant des lamentations. Une sorte de cour des miracles vivante et palpitante, mais l'homme, que les réminiscences culturelles n'effleuraient pas, en éprouva un sentiment de malaise, une inquiétude.

« Que se passe-t-il ? Il va y avoir un discours ? demanda-t-il à l'autre.

– C'est pour la fête, répondit Giovannino, ils viennent tous ici pour la fête.

– Mais quelle fête ?

– Je t'expliquerai », dit Giovannino.

L'homme vêtu de noir se leva, s'étira avec satisfaction.

« Si je reste un jour de plus dans cette saloperie de pays, je vais détrancaner », dit-il. Et il ajouta : « Allez, on se bouge un peu. »

Et il s'éloigna en boitant, sans attendre son acolyte.

« Toutes mes salutations, don Vito », fit cordialement Corbo à voix haute, encore à trente mètres de lui.

Vito s'aperçut que l'adjutant Corbo avait la ferme intention de tailler une bavette, à la façon tranquille dont il s'approchait, tout plan plan, mais il n'y avait rien à faire, il était coincé

à l'extrémité de la jetée du levant, sous le phare, la seule issue aurait été de se jeter à la mer comme, une fraction de seconde, en proie à une agitation convulsive, il l'avait envisagé. Il était là depuis deux heures, à ruminer, à retourner dans tous les sens, avec acharnement, les phrases, les gestes, les regards, et chaque fois, la conclusion négative lui lestait le cœur de poix noire : maintenant, pour finir le plat, il ne manquait plus que Corbo. « Nage toujours et t'y fie pas », pensa-t-il plein d'autocommisération. L'endroit était solitaire, sur un rocher non loin de là, un vieux pêcheur à la ligne s'était assoupi ; le trafic du port, qui se concentrait sur la jetée centrale, arrivait atténué, comme un ronronnement.

« Je vous dérange ? s'enquit Corbo.

— Pensez-vous ! » mentit Vito.

Corbo s'assit pesamment à côté de lui, ôta son képi, en le posant sur un genou, essuya de l'avant-bras la sueur qui dessinait un cercle luisant sur son front.

« Vous n'allez pas me croire, dit-il, mais cette saison, je ne me suis pas baigné une seule fois. La mer, c'est vraiment quelque chose », conclut-il.

Ils restèrent un moment en silence, puis Corbo remit son képi, comme s'il voulait marquer par ce geste le retour à un registre officiel.

« Mon cher don Vito, attaqua-t-il, vous n'avez rien à me dire ?

— A quel sujet ? » demanda innocemment Vito, aussi à l'aise que sur un gril.

Corbo se pencha, prit une poignée de gravier, et entreprit de viser méthodiquement une écorce de pastèque qui flottait près des rochers.

« Voyez-vous, dit-il, cette nuit, quand il y a eu ces coups de feu », il s'interrompit pour demander : « Vous savez que, près de chez vous, cette nuit, il y a eu des coups de feu ?

— Oui, j'ai entendu.

— Bien, reprit Corbo, quand il y a eu ces coups de feu, je suis sorti immédiatement, j'étais en train d'interroger un paysan, mais je n'ai rien trouvé. Tandis que je revenais à la caserne, en me résignant cette fois encore à faire chou blanc, j'ai rencontré Mammарosa qui semblait une âme en peine. J'étais avec Carbone, et lui aussi a pensé la même chose. Carbone voulait qu'on vienne tout de suite chez vous, mais j'ai refusé. »

Il marqua une pause. Vito comprit que c'était à son tour de parler et il prit un air dubitatif.

« Excusez-moi, dit-il, je ne suis pas sûr d'avoir bien compris. Si je ne me trompe pas, Carbone et vous, cette nuit, aviez l'intention de venir à mon domicile ?

— C'est ça », fit brièvement Corbo et il continua : « Si on vous avait cueilli à chaud, les sangs encore tout retournés, ne croyez-vous pas, mon cher don Vito, que vous auriez eu des choses à nous dire, à mon collègue et à moi ? Cette nuit, par amitié, j'ai voulu user de courtoisie. Ce matin, j'attendais votre visite à la caserne, mais vous ne vous êtes pas montré. Alors j'ai décidé de me déplacer. Et me voici. »

Nouvelle pause. Et comme Vito ne disait toujours rien, son visage mimant encore l'étonnement, Corbo reprit patiemment :

« Dès que j'ai vu Mammарosa...

— Et vous prenez en considération ce que raconte un aveugle gâteux ? le coupa Vito.

— Ne rabaissez pas ce pauvre vieillard », le reprit doucement Corbo d'un ton de reproche.

Et tandis que Vito sentait une bouffée de honte lui enflammer les oreilles et qu'il remerciait Dieu de ce que l'adjudant, tout occupé à viser sa pastèque, ne l'apinçait pas, ce dernier poursuivit :

« D'ailleurs, Mammарosa n'a même pas ouvert la bouche.

— Et alors qu'est-ce qui vous fait croire que...

— Et maintenant, ne me rabaissez pas, moi. Les gens parlent quand ils ne devraient pas, alors imaginez un peu quand quelqu'un se donne la peine de les pousser à la roue : les faits qu'on voudrait connaître se noient dans un océan de suppositions, d'hypothèses, de racontars, de médisances... il vaut mieux ne pas en parler, cher ami, une fosse d'aisances, un cloaque.

— Et que peuvent-ils bien dire sur moi, ces gens qui piapiaient tant ?

— Rien, cher don Vito, rien du tout. C'est là que le bât blesse. Ils n'en reviennent pas qu'il y ait sur terre quelqu'un d'assez ignoble pour désirer votre mort. »

A ce mot proféré aussi brutalement, Vito sursauta, sous le regard cette fois de l'adjudant qui, à cet instant-là, avait tourné les yeux vers lui.

« Salaud ! Il l'a fait exprès », pensa-t-il en un éclair, tandis qu'à sa grande surprise, il s'entendait demander d'une voix tranquille : « Et vous y croyez, vous ?

— À quoi ?

— Que quelqu'un veut ma mort, comme vous dites. »

Corbo sortit avec une lenteur étudiée un paquet de cigarettes, en offrit une à Vito qui refusa – il mourait d'envie de fumer, mais il n'était pas sûr de ses mains, il craignait qu'elles ne tremblent –, et attendit de tirer la première bouffée avant de répondre.

« Pour l'heure, je pense qu'ils jouent avec vous comme le chat avec la souris. »

« Toi aussi, pensa Vito amèrement, qui te dis un ami, avec ton paquet, ta cigarette, ton allumette, va te faire foutre, tu ne perds pas une occasion de faire le flic. »

« Je m'explique, reprit l'adjudant, doutez-vous un instant que, s'ils avaient vraiment voulu vous descendre, ils n'auraient réglé tranquillement la chose du premier coup ? Et en admettant qu'à cause d'un bruit de pas, d'une voix, d'une lumière, que sais-je, ils n'aient pas réussi du premier coup, croyez-vous vraiment qu'ils vous auraient laissé tout ce temps avant de tirer le deuxième coup de feu ? Pour vous manquer une deuxième fois ?

— Excusez-moi, l'interrompit Vito, je vous ai demandé votre sentiment, et vous, à force d'accumuler les questions et les négations, vous m'avez fait perdre le fil du raisonnement. Qu'en est-il, d'après vous ?

— Ils jouaient aux gendarmes et aux voleurs, peut-être ? s'échauffa Corbo en faisant semblant de ne pas avoir remarqué l'interruption. Non, je vous en prie, dit-il à un geste de Vito qui voulait de nouveau l'interrompre, j'ai une certaine habitude de ce genre de choses, ce sont des gens expérimentés, des professionnels.

— Mais qui ? De qui parlez-vous ? protesta faiblement Vito, devant qui les raisonnements de l'adjudant ouvraient des nouveaux abîmes d'angoisse.

— À vous de me le dire, dit doucement Corbo.

— Mais je parlais en général !

— Moi aussi. Et toujours en parlant en général, je vous dis que ces gens-là ont voulu donner une espèce de signal, d'avertissement : “Méfie, l'ami, à comment tu respirez !”

— Bon, dit Vito, vous avez peut-être raison, je ne discute pas, mais pourquoi est-ce à moi que vous venez tenir ces propos ?

— J'ai compris. Vous voulez jouer dans la cour des grands. Mais pour ça, mon cher, il faut être blindé, tandis que votre raison devrait...

— La raison du plus fort est toujours la meilleure, coupa Vito d'un ton abrupt, en se repentant sur-le-champ de ce proverbe qui pouvait passer pour un demi-aveu.

— Et vous n'êtes pas le plus fort, rebriqua promptement Corbo. Écoutez, en fin de compte, moi, ça ne me dérange pas, c'est votre peau. Tout ce que je risque, dans le pire des cas, c'est de devoir rédiger un procès-verbal. Parce que je peux vous garantir, comme si c'était moi qui avais le doigt sur la détente, que le troisième coup, quand il partira, dédommagera ces beaux messieurs d'avoir gaspillé les deux premiers. »

Un pauvre sourire sur ses lèvres crispées, Vito tenta de tourner les choses à la plaisanterie.

« J'ai envie de rire, dit-il, si je pense que vous perdez votre journée pour une bêtise, une blague entre amis.

— C'est peut-être le cas, dit Corbo sérieux, et de mon côté, je serais content pour vous si je la perdais. Sauf que je n'y crois pas. Vous êtes un homme respectable, d'un certain âge, vous ne courez pas les jupons, vous n'avez pas de mauvaises fréquentations, vous êtes même plutôt solitaire. Alors, si je vois juste, vous riez maintenant du même rire que le père Manuele, le jour où il perdit son bateau. »

Il faisait allusion à une histoire locale devenue légendaire, celle d'un pêcheur, le père Manuele justement, qui, une nuit de tempête, s'apercevant qu'un bateau avait perdu ses amarres et que le courant l'emportait au large, s'était mis à rire à gorge déployée en imaginant la mine, le lendemain, du propriétaire qui ne se doutait de rien : au dernier moment, quand il avait été trop tard pour agir puisque le bateau avait coulé, englouti par les vagues, le père Manuele avait enfin compris qu'il s'agissait de son propre bateau, qu'il n'avait pas reconnu dans l'obscurité.

« Il faut que je rentre, dit brusquement Vito, au revoir.

— Attendez un moment. Il vaut mieux que j'arrive en ville le premier et qu'on ne vous y voie que plus tard. Sinon ils pourront penser que vous m'avez parlé, » Il sourit et ajouta : « Je suis venu ici exprès pour ne pas attirer l'attention.

— Ce n'était pas nécessaire.

— Tant mieux », fit Corbo et il se leva, apinchant l'eau avec un certain regret : « C'est sûr qu'on était bien ici. »

En soupirant il tira sur les manches de sa veste.

« Permettez encore une question, dit-il, vous connaissiez un certain Gaetano Mirabile ?

— Le berger ? demanda Vito en regardant Corbo de bas en haut.

— Oui.

— Oui, fit écho Vito.

— Vous le connaissiez bien ?

— Ma foi, vraiment bien, non...

— Comme ci comme ça ?

— Il m'est arrivé de le rencontrer dans la campagne, et une fois ou deux, nous avons échangé quelques mots en passant.

— Sur quoi ?

— Difficile de m'en souvenir !

— Essayez.

— Bof, des choses sans importance, la saison, le prix des œufs, celui du blé, des trucs de ce genre.

— Saviez-vous qu'il a été assassiné ?

— Oui, je l'ai entendu dire hier soir en ville, alors que j'allais au cinéma, répondit Vito en se demandant où l'autre voulait en arriver.

— Et vous ne pensez pas qu'il puisse y avoir un rapport ?

— Avec quoi ?

— Avec les deux coups de feu de cette nuit.

— Mais vous êtes fou ! » s'insurgea Vito en se relevant d'un bond et sentant son sang se glacer à ce que disait l'adjudant, aussi parce qu'il avait compris qu'il avait foncé tête baissée dans le piège : sa façon de s'écrier et de bondir était pire qu'un aveu.

« Tout est possible », dit Corbo dans un sourire en s'éloignant.

Depuis un quart d'heure, l'étranger faisait un barouf de tous les diables. Après avoir arrêté sa Fiat 1100 immatriculée à Turin devant le bar de Masino, il en était descendu le temps de boire quelque chose, et à son retour il avait éclaté en imprécations, soutenant qu'un pilleraud avait profité de sa courte absence pour subtiliser dans sa voiture un coûteux appareil photo. Petit et raboulet, des lunettes à monture en or, trois cheveux blondasses ramenés en avant sur une calvitie naissante et un fort accent du Nord, il se désespérait : « Plus d'un million ! Nom de nom ! Je l'avais payé plus d'un million !

— Cherchez bien, lui suggérait entre-temps un badaud au visage innocent et compatissant.

— Vous l'avez peut-être mis dans votre coffre et ça vous est sorti de l'esprit ? intervenait un autre.

— Et si vous l'aviez oublié à l'hôtel ? » soutenait un troisième.

Depuis longtemps déjà, un Sicilien aurait mis fin à la scène sans ménagement, percevant sous la sollicitude et la solidarité de ces âmes charitables un jeu fuyant de raillerie et d'ironie, mais le Turinois se contentait de dire qu'il était sûr de l'avoir pris, de ne pas l'avoir mis dans le coffre.

« Pourquoi n'essayez-vous pas de regarder si par hasard il n'est pas tombé sous la voiture ? » hasarda Vasalicò à moitié rassuré : à cette hypothèse absurde, l'étranger allait peut-être comprendre qu'on le faisait tourner en bourrique. Mais celui-ci fit mine de se pencher, et pleins de prévenance, tous reculèrent. Le Turinois s'étendit à plat ventre, salit comme de bien s'accorde ses mains et ses vêtements, se releva déçu : l'assistance secoua la tête d'un air désolé.

Le chevalier Attard, qui passait par là et avait compris de quoi il retournait, fondit sur l'attroupement, se propulsa au premier rang à coups de coude rageurs et se présenta en claquant les talons.

« Je suis le chevalier Attard.

— Enchanté », dit l'autre en tendant la main et en prononçant un nom que personne ne comprit. Le chevalier la serra vigoureusement et s'enquit :

« Que vous arrive-t-il ?

— Ce monsieur, fit Vasalicò avec componction, a perdu un appareil photo.

— Pour tout dire, précisa timidement le bonhomme, je ne suis pas du tout sûr de l'avoir perdu, je crois bien qu'on me l'a volé.

— Hé là, attention aux mots que vous utilisez ! » l'avertit Vasalicò.

Le chevalier le foudroya du regard.

« Venez avec moi, ordonna-t-il à l'étranger, je vous accompagne à la gendarmerie. Il faut que vous portiez plainte. »

Celui-ci sembla hésiter, il regarda autour de lui, ne rencontrant toutefois que des visages aussi expressifs qu'une ampoule électrique.

« Vous estimez que c'est opportun ?

— Tout à fait opportun.

— Vous savez, pour ma part, je serais disposé à donner un pourboire généreux...

— Pas de pourboire. Vous vous croyez chez les Bédouins ? se braqua le chevalier.

— Peut-être que monsieur a raison », intervint alors Vasalicò et tout le monde approuva gravement, craignant que le type ne se laisse convaincre et n'aille porter plainte, mettant ainsi fin à la comédie.

« Peuple de coquins », dit le chevalier entre ses dents en ouvrant d'autorité la portière et en prenant place à côté du conducteur. L'étranger n'avait plus qu'à en faire autant et démarrer.

« Où allons-nous ?

— Tout droit, c'est à côté. »

Arrivé devant la caserne, ayant cette fois soigneusement verrouillé sa voiture et chaleureusement remercié le chevalier, l'étranger alla déposer sa plainte, mais on voyait bien que c'était sans conviction.

Corbo le reçut en manches de chemise, il était revenu depuis peu de la jetée et Tognin l'avait tout de suite informé qu'un Turinois tempêtait pour le vol d'un appareil photo. Mais avant de le recevoir, il s'était accordé le petit plaisir de le faire attendre, pensez, un mangeur

de polenta qui, pour trois fois rien, menait un tel cirque.

« Asseyez-vous, je suis pressé, entama-t-il d'un ton brusque. Racontez-moi ce qui vous est arrivé.

— À moi, rien, répondit l'autre, mais j'ai dû faire tout ce cinéma, vous comprenez...

— Non, dit Corbo d'un ton rogue. Je ne comprends pas.

— Je suis Bartolini, des Douanes.

— Je vous prie de m'excuser, fit Corbo confus en courant prendre sa veste au portemanteau, ce matin on m'a averti de votre venue, mais je ne pensais pas...

— Je veux tout savoir sur ce mort, ce Mirabile », coupa Bartolini.

« Aïe aïe aïe ! pensa Corbo, alors c'est du sérieux ! »

« Très sérieux », dit le capitaine Bartolini comme s'il avait lu dans ses pensées.

« Vito a avoué ! » annonça Giovannino, l'homme à la casquette, en manifestant irritation et inquiétude.

Don Pietro – qui buvait un verre de lait – finit tranquillement, passa sa langue sur ses lèvres, la fit claquer, dit qu'il n'y avait rien de meilleur au monde que le lait de chèvre qu'on vient de traire, encore tout chaud. Il ajouta que, chaque fois qu'il allait à Palerme et qu'il buvait du lait de vache, il avait des lourdeurs et des aigreurs d'estomac. Le jeune homme bien bâti, sur la trentaine, qui était debout à ses côtés, dit que lui, rien qu'à entendre parler de lait de vache, il avait envie de vomir. Don Pietro rejeta la tête en arrière, fit couler dans sa gorge les dernières gouttes, tendit le verre au jeune homme. Alors seulement, il montra quelque intérêt pour ce qu'avait dit l'homme à la casquette.

« Quand ? demanda-t-il.

— Là. Je faisais deux pas avec Tip-Tap... » Il s'interrompt. « À propos, Tip-Tap est devenu nerveux, dit-il.

— Une chose à la fois, fit don Pietro.

— Nous avons vu Vito assis avec Corbo, au bout de la jetée du levant. Ils sont restés un bon bout de temps à parler sans interruption. Puis Corbo est reparti tout seul.

— Que se sont-ils dit ?

— Je ne peux pas le savoir. Je n'étais pas assez près.

— Et alors comment peux-tu dire que Vito a avoué ?

— Il m'a semblé, je n'en suis pas sûr.

— Pas sûr, parjure », dit don Pietro lapidaire. L'homme à la casquette déglutit.

« Et comment se fait-il que Tip-Tap soit devenu nerveux ?

— Il dit que pour un travail comme ça, il n'y avait pas besoin de l'appeler.

— Entendez-vous ça ! Pour qui se prend-il ? Il se croit sorti de la cuisse de Jupiter, peut-être ? Ce Tip-Tap commence à péter plus haut que son cul. Et à force il va chier et déramer sur sa merde. Moins il a la main sûre, et plus il la ramène.

— Trou du cul », commenta le jeune homme.

Don Pietro se retourna pour l'apincer par-dessus ses lunettes, le jeune homme comprit qu'il avait poussé le bouchon trop loin et recula d'un pas.

« Bref, que veut-il ?

— Il dit qu'il veut expédier la chose et s'en aller, il ne se plaît pas ici.

— Qu'est-ce qu'il ne faut pas entendre ! » Don Pietro eut un rire amusé. « Et maintenant où est-il ?

— Il est retourné chez son cousin. Il avait mal à la jambe. »

Don Pietro tourna la tête vers le jeune homme.

« Tu sais comment il s'est estropié ? Tu n'étais pas né, il me semble.

— Je n'étais pas né, mais je connais l'histoire, fit le jeune homme.

— Alors raconte-la-moi.

— Moi, je dois vous la raconter ? demanda, stupéfait, le jeune homme.

— Oui. J'aime bien qu'on me raconte les choses.

— C'était en 35, sur la place de Mussolevi, une fripouille l'a approché, a sorti un revolver de sa poche et allait tirer sur lui quand Tip-Tap, d'un coup de pied dans la main, l'a envoyé valser. Mais le type avait quand même eu le temps de tirer et il l'a touché à la jambe.

— Ne l'oublie jamais, dit don Pietro, jamais, quand tu entends parler de Tip-Tap. À l'époque il ne s'appelait pas comme ça, précisa-t-il, c'est la *'ngiuria* qu'on lui a donnée quand il est resté boiteux. Dis à Tip-Tap, poursuivit-il en s'adressant à Giovannino, que si ce soir, il est partant pour la suite, c'est son affaire.

— Même si Vito a parlé à Corbo ?

— Même si Vito a parlé à Corbo. Ce n'est pas toi Giovannino qui dois te sentir partant, mais Tip-Tap. D'ailleurs, on savait que c'était une éventualité. C'est pas nouveau, non, que Vito n'ait rien dans le ventre ?

— “Homme sans viscères, homme sans matière” », énonça sentencieusement le jeune homme, et il voulait dire que celui qui ne sait pas se retenir – et avec un représentant de la loi, en plus ! – n'a pas de consistance, est une chose sans valeur, à abandonner dans un fossé comme une vieille godasse.

« C'est qu'on a des égards pour moi, maintenant ! » constata tristement Vito en voyant que Pasquale plantait là un groupe d'ouvriers du port avec qui il discutait, et venait à sa rencontre, la main tendue.

« Écoute, dit Pasquale avec une mine d'enterrement, j'ai appris pour cette nuit.

— Tu as appris quoi ?

— Vito ! s'offusqua Pasquale, avec un ami ! » Et il poursuivit :

« Depuis ce matin, depuis qu'on me l'a dit, je tourne ça dans tous les sens.

— Qui te l'a dit ?

— A moi ? Vasalicò.

— Et à Vasalicò ?

— Masino.

— Une vraie chaîne du bonheur, dit Vito.

— Mais qu'est-ce que tu en as à foutre ! s'exclama Pasquale. Toute la ville en parle. Mais là n'est pas l'important ; l'important, c'est de découvrir pourquoi.

— À qui le dis-tu, admit Vito, je ne vois pas le début du commencement d'une explication.

— Je te connais comme si je t'avais fait, reprit Pasquale, moi, à ta place, j'irais illico chez Peppi monacu.

— Tu déparles ! Aucun rapport avec Peppi monacu ! Il ne la regarde même plus depuis qu'il est sorti de prison !

— C'est toi qui le dis. Moi par exemple, une nuit, il y a quelque temps, j'ai vu de mes yeux Peppi qui sortait de chez Giovannina.

— D'accord, mais même s'il va chez elle de temps en temps – c'est toujours sa femme après tout –, ça ne veut pas dire qu'il va partir bille en tête, pour défendre son honneur au fusil de chasse.

— Et moi, je te dis qu'ils ont renoué. Tu le sais, toi, quelle mouche peut piquer un cocu content ? Le jour où ses cornes le démangent plus que d'habitude, il prend sa pétoire et il tire.

— Mon cul, dit Vito.

— N'oublie pas que ses dix ans de prison, c'était une histoire de revolver. Moi j'irais le voir, crois-moi, insista Pasquale.

— Bon, j'irai », dit Vito en prenant congé. Et même s'il n'était pas convaincu, il pensa qu'il ne risquait rien à suivre le conseil de Pasquale. Sa visite à la veuve Tripepi l'avait laissé Gros-Jean comme devant, une visite à Peppi monacu en remettrait une couche, c'est tout.

« Comme le Christ, de Caïphe à Pilate. »

« D'après votre rapport et celui du médecin qui a effectué l'autopsie, dit Bartolini, on constate que Mirabile s'est violemment battu avec ses agresseurs, deux au moins, qu'ils ont eu le dessus, qu'ils l'ont tué, attaché, enfilé dans un sac et transporté ailleurs. En d'autres termes, il est exclu qu'on l'ait assassiné à l'endroit où on l'a retrouvé.

— Tout à fait, dit Corbo.

— Bien. Puis ils l'ont déposé dans le champ de ce paysan, comment s'appelle-t-il ?... », et il fouilla le dossier pour trouver le nom.

« Argento, Salvatore Argento, fit Corbo qui contenait difficilement son énervement à entendre le capitaine repiquer du même toute l'histoire.

— C'est sans importance. Et là, ils ont épinglé le billet sur sa chemise et mis les chaussures sur sa poitrine. Le problème, maintenant, est de savoir où ils l'ont tué. »

« Si je le savais, pensa Corbo, nous ne serions pas ici tous les deux à gaspiller notre salive

et rater l'heure du déjeuner », mais il se contenta de dire : « C'est un vrai problème, en effet.

— Néanmoins, dit le capitaine, ils n'ont pas dû le tuer bien loin. C'est plutôt risqué de se promener avec un cadavre plein de sang, vous ne trouvez pas ? »

« À Turin, oui, peut-être », pensa Corbo, mais cette fois, il ne dit rien.

Cette question posée, Bartolini se désintéressa soudain des papiers étalés devant lui, les repoussa avec le bras, s'appuya confortablement sur son dossier et apincha l'adjudant.

« Je serais heureux, dit-il, que vous m'exposiez votre vision personnelle des faits. Rien d'officiel, bien sûr, une conversation entre amis.

— A vos ordres, souligna Corbo, qui en matière d'amitié n'achetait pas chat en poche. Je n'ai pas de jugement précis, je peux tout au plus penser à voix haute...

— Voyons quand même, l'encouragea le capitaine.

— Mon collègue de Raccusa m'a envoyé un phonogramme, vous l'avez vu vous aussi, où il me dit que depuis quelque temps, on voyait ce Mirabile à Raccusa chaque fois qu'il lui tombait un œil. Et pourtant, ici, tout le monde croyait qu'il y habitait, parce que c'est ce qu'il disait à qui voulait l'entendre. Il est donc clair que...

— Cela faisait trois ans qu'il n'habitait plus à Raccusa, l'interrompit Bartolini, il avait déniché un travail chez un grossiste d'oranges, à côté de Catane, et cette année il s'était même rendu deux ou trois fois à l'étranger, en Allemagne exactement, chez un de ses frères émigré.

— Ah, fit Corbo, alors...

— Qu'avez-vous ? demanda Bartolini en voyant que l'adjudant ne poursuivait pas.

— Excusez-moi, si vous en savez plus que moi, il me semble inutile...

— Vous avez raison, dit Bartolini, je vais vous poser quelques questions, ça vaudra mieux. Que pourriez-vous me dire de ces chaussures sur la poitrine du cadavre ?

— Voyez, mon capitaine, chez nous on n'a pas seulement un faible pour les assassinats, mais pour les assassinats commentés. Je te tue de telle ou telle façon parce que tu as fait telle ou telle chose. Si tu as parlé alors que tu ne devais pas, je t'enfile un bouchon dans la bouche ; si tu m'as causé un tort qui mérite la mort, je dépose sur ta poitrine une raquette de figuier de Barbarie pour que tu profites des épines que tu avais semées sur mon chemin ; enfin, si tu veux t'enfuir, je t'enlève tes chaussures et je te dis : tu vois que tu es pieds nus ? Où veux-tu bien t'enfuir maintenant ?

— Voilà qui coïncide, dit Bartolini après une pause, en se parlant à lui-même. Et le billet ?

— Le billet est plus difficile à expliquer. Ou ils avaient besoin de temps, de ces trois jours, ou bien en s'arrangeant pour qu'on retrouve le corps en putréfaction et mangé par les chiens, ils comptaient que l'exemple porterait d'autant plus.

— Je crois qu'il y a plus de vrai dans la première hypothèse, dit Bartolini.

— Moi aussi, le rejoignit Corbo.

— Et maintenant dites-moi. Ce meurtre a-t-il suscité quelque écho parmi les habitants ?

— Aucun, fit Corbo, les gens s'en sont souciés comme de colin-tampon. Le mort n'était pas d'ici.

— Pourtant il est venu se faire tuer ici, rétorqua Bartolini, ou du moins dans les environs.

Un petit effort...

— Le jour où nous l'avons trouvé, admit à contrecœur l'adjudant, on a tiré, sans l'atteindre, deux coups de feu sur quelqu'un d'ici, mais honnêtement je ne peux pas dire si les deux choses sont liées.

— Qui est l'homme sur qui on a tiré ?

— Un certain Vito Macaluso, propriétaire d'un poulailler.

— Quel genre ?

— Casier judiciaire vierge.

— L'année dernière, dit Bartolini, on a reconnu de bonne moralité, en lui accordant un port d'armes, quelqu'un que nous surveillons depuis quinze ans, qui entre 1933 et 1940 a été condamné pour vol, faux et recel et puis à nouveau pour vol, et que nos services, ceux d'Interpol et du Narcotic Bureau ont signalé comme passeur de drogue régulier. Ceci étant posé, que pouvez-vous me dire, sérieusement, de cet homme au casier vierge ?

— Que son casier est réellement vierge, et pour cause, dit Corbo à qui le capitaine commençait à devenir antipathique, il ne ferait pas de mal à une mouche.

— Mais peut-être laisserait-il faire du mal à une mouche. »

« Il est vraiment antipathique », confirma Corbo en lui-même.

« Permettez-moi de vous poser une question, dit-il pour prendre une revanche. Est-ce que par hasard vous auriez une idée de la raison pour laquelle Mirabile a été tué ?

— Moi, oui, affirma tranquillement Bartolini. Et il ne s'agit pas d'une idée : il avait volé deux oranges.

— Deux, une plus une ? demanda Corbo à qui les bras en tombaient.

— Une plus une.

— Dieu du ciel, et pour deux oranges...

— C'étaient de bonnes oranges, dit Bartolini, d'exportation, des oranges gros calibre, comme vous dites ici. Elles font en général vingt-sept centimètres de diamètre et pèsent chacune dans les deux cent trente grammes. »

Corbo comprit que le capitaine ne plaisantait pas, un instant il avait pensé qu'il se trouvait en face d'un cas de folie caractérisé.

« Mais encore, dit-il en perdant patience, je sais ce que c'est, une orange gros calibre », sans même se rendre compte qu'il parlait ainsi à un supérieur.

« Le frère de Mirabile avait un faible pour ces oranges. Elles lui rappelaient sa région. Chaque fois que notre homme allait le voir en Allemagne, il lui en apportait deux caisses. Toutefois, au cours de son dernier voyage, il y a quinze jours, il a changé d'idée et a laissé ses caisses dans le train après avoir subtilisé deux oranges, car il en manquait bien deux. Les deux oranges de notre ami étaient à l'apparence identiques aux autres, mais non comestibles. C'étaient des oranges en cire, parfaitement bien imitées, et bourrées chacune de cent vingt-cinq grammes de drogue. Dans l'autre caisse, les cheminots de Munich en ont trouvé deux du même genre. »

Corbo ne put retenir un sifflement.

« Mirabile a empoché, si on compte bien, une demi-livre de marchandise.

— Et encaissé au final une demi-livre de plomb dans le buffet, fit Corbo.

— Il était coincé, dit Bartolini, ou nous, ou eux. Et eux n'avaient pas d'autre solution que de l'éliminer. Parce que, voyez-vous, si un maillon de la chaîne qui relie le plus petit contrebandier au dernier des consommateurs de drogue casse – comme ce fut le cas avec Mirabile –, de fil en aiguille, on peut remonter jusqu'aux boss de Tanger ou de Beyrouth. Voilà pourquoi tout à l'heure j'ai fait tout ce cirque, ils ne doivent pas avoir le moindre soupçon que les douanes sont sur le coup. Sous prétexte de prendre des nouvelles de mon appareil photo, je reviendrai vous voir après-demain et vous m'informerez des derniers développements.

— A vos ordres, dit Corbo cette fois avec un certain respect.

— Il y a une dernière chose que je voudrais vous recommander. Menez votre enquête normalement, à votre habitude. Mais au cas où vous repèreriez les auteurs du meurtre, ne tirez pas. Il nous les faut vivants.

— Je ferai mon possible, promet Corbo.

— Bon appétit, dit Bartolini en se levant.

— À vous aussi », répondit Corbo en s'apercevant que l'appétit, depuis cinq minutes, lui était complètement passé.

Immobiles sous un soleil qui cognait dur, cinq percussionnistes venus de Masàra, la tête protégée par un foulard noué derrière la nuque, tambourinaient sur un rythme arabe, long et continu : ils joueraient ainsi tout l'après-midi et la soirée, parcourant rues, ruelles, places, pour annoncer la fête du lendemain. A trois heures, la ville était tombée dans la sourde léthargie de certaines journées africaines, le lendemain, on trouverait sûrement une couche de sable rouge du désert sur les balcons. Malgré les volets fermés pour se protéger de la canicule, Vito ne parvenait pas à s'assoupir, et il était vain d'en rejeter la faute sur les tambours. Il s'était déshabillé, ne gardant que son caleçon, mais du coup c'était pire, les draps lui collaient à la peau d'une façon horripilante ; le déjeuner avec Masino n'avait peut-être pas été une bonne idée non plus, maintenant il se sentait l'estomac tout dépontelé.

Les rougets avaient été à la hauteur, fleurant l'algue, et en plus Catena les cuisinait à sa façon, avec une petite sauce ail et persil, à damner, disait-il, un saint ermite tenu par un vœu de jeûne. Comme d'habitude, Masino s'était gobergé – honneur aux rougets ! – et lui-même avait senti l'appétit venir peu à peu. Ils avaient mangé presque en silence, ni l'un ni l'autre n'avaient eu le courage d'entamer une conversation à cœur ouvert, on voyait qu'il y avait quelque chose dans l'air simplement à la façon dont Masino insistait pour qu'il reprenne du poisson, qu'il boive encore un verre de vin. Mais sur ce qui s'était passé la nuit d'avant, pas un mot. Et plus que la saveur des rougets, ce silence plein d'égards de Masino lui avait donné un peu de répit, désamorcé pendant une heure la question qui comme un phare clignotait dans sa tête : pourquoi ? Ce n'est qu'à la fin, au moment de se lever, que Masino lui avait posé la main sur le bras :

« Quand tu veux, tu sais où me trouver. »

Confus, Vito avait baissé les yeux.

« Je sais.

— À n'importe quelle heure, du jour ou de la nuit.

— Je sais. »

Ils étaient sortis, alourdis, et au bout de quelques pas, Vito avait avoué à son ami qu'il se sentait mort de fatigue. Masino avait pris soin de le raccompagner jusque devant chez lui, en lui conseillant du calme, du repos et du bicarbonate. Mais là, assurément sans le vouloir, il avait tout gâché : un instant, levant les yeux vers le crépi éraflé par les balles, il avait nerveusement fait passer son cure-dents d'un coin à l'autre de sa bouche.

Au téléphone, l'adjudant Corbo avait tendance à crier comme dans un mégaphone, au point qu'une fois, un capitaine qui ne connaissait pas son défaut lui avait remonté les bretelles d'une façon dont il se souvenait encore.

« Je ne veux pas Badalamenti, ni Schembri. Badalamenti a ici une sœur mariée et Schembri est connu comme le loup blanc. Non, j'entends très bien. Comment ça, je crie ? C'est pas croyable ! Comment ça, je m'énerve ? Je disais que j'en veux deux, siciliens absolument, pas de continentaux qui mettent deux ans avant de comprendre ce qu'on leur dit ! Et en civil ! C'est pour les communistes, cette année le curé a décidé tout à trac qu'il ne veut pas de communistes parmi les porteurs de saint Calogero, et il va me mettre une belle pagaïe. Non, ce n'est pas mieux en uniforme, j'ai tout expliqué à ton lieutenant. En civil, ils peuvent glisser un mot d'apaisement à droite ou à gauche, et peut-être calmer les esprits en douceur. Oui, d'accord, Manzella et Foti, c'est parfait. Envoie-les-moi par le premier car, j'ai besoin d'eux d'ici quelques heures. Je sais que la fête est demain, mais il y a déjà pas mal de mouvement. Bref, j'ai besoin d'eux rapidement. Au revoir. »

Il raccrocha, en nage – me mettre dans un état pareil pour un coup de téléphone ! – et se tourna vers Carbone, planté devant lui avec une mine de trois pieds de long.

« Foti qui est plus jeune, je le colle aux fesses de Vito. Il ne doit pas le quitter d'une semelle. Manzella qui, de toute façon, ne sait ni lire ni écrire, je l'envoie rôder du côté des gars de Comisini. Tognin, je le mets de garde. Qu'en penses-tu ?

— Et moi ? fit Carbone au lieu de répondre.

— Comment va ton fils, le petit ? demanda Corbo en retour.

— Comme ça peut. La fièvre ne passe pas.

— Cette année aussi, tu as fait un vœu à saint Calogero ?

— Cinq kilos de pain.

— Toi, demain, tu restes chez toi. Comme ça, vous lancerez votre pain au passage de saint Calogero et votre gosse aura une distraction. »

Carbone le fixa longuement avant de parler.

« Qu'y a-t-il ? demanda-t-il.

— Rien. Pourquoi ?

— J'ai des doutes. Moi, cette histoire des communistes, je n'en ai pas entendu parler, rebriqua Carbone tout net.

— Et moi, si.

— Mais si Foti est après Vito, Manzella derrière les types de Comisini et Tognin de garde, qui s'occupe des communistes ?

— Carbò, dit brusquement Corbo, c'est qui l'adjudant ici ?

— Ça va, ça va », le calma Carbone et il se dirigea vers la porte. Mais arrivé sur le seuil, le cerveau qui carburait à cent l'heure, il lui sembla avoir compris un truc. Il se retourna.

« Et les vôtres, comment vont-ils ?

— Les miens, de quoi ?

— Vos enfants, comment vont-ils ? »

Ils s'apinchèrent.

« Les miens sont grands désormais », dit Corbo.

« Pirandello écrivait comme il écrivait parce que sa femme était folle, déclara d'un ton catégorique maître Sileci, l'avocat, et comme poète, il ne valait rien. Vous voulez comparer *La Pâque de Gea* avec *Lucifer* ou *Job* ? Pirandello, comparé à Mario Rapisardi, c'est de la gnognotte.

— Pourtant avant de se marier, et après, quand son épouse était bien portante, Pirandello écrivait, et comment ! répliqua Contino, l'instituteur.

— D'accord, mais quoi, mon bon ami ? Des choses qu'on comprenait, naturelles, il prenait ce qui se passait ici et le couchait par écrit, ça donnait nos histoires à nous, tout craché, peut-être légèrement transformées par son imagination, car de l'imagination, il en avait à revorge.

— Excusez-moi, insista Contino, alors ça revient à dire que Leopardi était mélancolique uniquement parce que le bon Dieu l'avait voulu bossu de naissance.

— Et pourquoi pas ? Hein ? Prenez Carducci, qui pourtant ne pouvait pas souffrir Rapisardi, et dites-moi s'il a jamais été mélancolique. Mais lui il buvait, mangeait et fifrait !

— Et alors, Tano Simone, insista Contino introduisant dans la gloire de l'Olympe littéraire le nom d'un cordonnier de la ville, aussi bossu qu'un chameau et pas mélancolique pour deux sous ?

— De toute façon, il vaut mieux avoir une femme folle qu'être cocu, intervint d'un air entendu don Cecè Afflitto qui ne pouvait pas supporter l'avocat.

— Que voulez-vous dire ? demanda ce dernier, méfiant.

— Ça veut dire que Rapisardi mourut les cornes au front, pas celles des damnés comme le voudrait notre curé, mais de vraies cornes (merci, Giovanni Verga), et pas Pirandello. » Dans la considération de ceux qui, parmi les membres du club, ignoraient ce détail, l'astre du fier poète de Catane chuta à pic, les ailes brisées.

« Vous me cassez la dévotion, dit maître Sileci en haussant la voix. Vous ne ratez pas une occasion de me faire monter à l'échelle.

— Je vous demande bien pardon, que vous importe la femme de Rapisardi ? C'était votre sœur ?

— Sœur ou pas... », commença l'avocat, mais il fut interrompu par la voix de Vasalicò qui, dans un coin du salon, lisait la *Domenica del Corriere*.

« Dites ce que vous voulez, mais le plus grand poète sicilien pour moi reste Micio Tempio. Vous vous souvenez du poème Les dieux se branlent ? », et il en cita le premier vers.

L'un après l'autre, ils le bombardèrent de citations : si leurs opinions littéraires les divisaient, la pornographie restaurait l'union sacrée. Ayant ainsi honoré le nom de leur club — dénommé « culture et progrès » —, ils pouvaient maintenant, la conscience tranquille, parler femmes tout leur saoul.

Vito — qui n'avait pas compris un traître mot de tout ce qui s'était dit — s'aperçut que la pendule allait bientôt marquer six heures : en un éclair, il se souvint du rendez-vous qu'il avait pris avec le docteur Scimeni, et qui lui était complètement sorti de l'esprit. Il était venu au club parce qu'il ne savait plus quoi faire de sa peau, autant perdre son temps avec le médecin. Perdre son temps : il s'aperçut que par moments, il tendait à prendre toute cette affaire comme une espèce de vacances, de parenthèse que quelqu'un avait ouverte et qu'il revenait à ce même quelqu'un de fermer d'une façon ou d'une autre. Il se leva, salua à la ronde, sortit. Il s'attarda dans l'antichambre car la porte d'entrée résistait et il entendit Vasalicò lancer un sonore « Eh, pauvre Vito ! » qui était une invitation à le passer au battillon, à dire de lui pis que pendre. Il tira vigoureusement sur la poignée, redoutant d'en entendre davantage, et se retrouva dans la rue. Le docteur Scimeni habitait presque en face du club : c'est Carmela qui vint lui ouvrir, l'introduisit au salon, ouvrit fenêtres et volets — les bruits et les voix, heureusement les tambours étaient loin, entrèrent comme sous un coup de butoir —, lui demanda s'il prendrait un café. Pendant que Carmela ressortait, Vito remarqua qu'elle était bien faite et que tous les deux pas, à cause de sa jambe folle, son corps esquissait un coup de hanche coquin. Il ramena ses pensées sur ce que Scimeni pouvait bien vouloir de lui et, en attendant, il apinchait autour de lui. Les meubles étaient massifs, avec des reliefs en stuc, il y avait une console noire et dorée, ornée d'une scène de chasse sculptée, un mur était occupé par un grand tableau à l'huile, où des pêcheurs tiraient à terre un bateau sur fond de coucher de soleil sanguinolent, l'autre mur ne portait au centre qu'un imposant calendrier, don de l'institut orthopédique Santa Rita. Scimeni se présenta en pyjama, s'excusa de l'avoir fait attendre, dit que ce jour-là, il ne s'était pas senti très bien et n'avait d'ailleurs pas donné de consultations, et il en imputa la faute à son âge qui commençait à lui peser. Scimeni approchait de la soixantaine, il avait longtemps séjourné en Amérique et à son retour, vers 1940, il s'était marié : sa fille était née sur le tard et sa femme était morte l'année suivante. Puis Carmela était tombée malade quand elle avait quatre ans et Scimeni avait dépensé une fortune pour essayer de soigner sa jambe, cherchant des cliniques jusque sur le continent. Indépendamment de ces malheurs, le médecin n'avait jamais été d'un naturel joyeux, il parlait peu, avait peu d'amis. Même sur ses dix ans d'Amérique, il restait muet ; certes ce séjour américain avait copieusement fait jaser, les mauvaises langues ne chôment jamais, surtout depuis que Turi Sainte-Lucie était revenu, mais les ragots avaient fini par s'épuiser. Quand les Américains étaient arrivés, Scimeni avait été nommé maire, ensuite le frère de Vasalicò s'était porté sur les rangs et avait gagné : Scimeni s'était alors retiré et n'avait plus voulu entendre parler de politique.

« Tu as dû te demander pourquoi je t'ai fait venir ? » fit le médecin en entrant tout de suite dans le vif du sujet.

Vito répondit par un geste qui voulait dire que dans un cas de figure comme dans l'autre, il était là.

« Je t'ai fait venir, continua Scimeni, parce que tu as raison. ».

Vito était confortablement installé dans son fauteuil, ces paroles inattendues le cinglèrent, il se décolla du dossier en se demandant si Scimeni faisait de quelque façon allusion à la nuit précédente.

« A quel sujet ?

— Je m'explique. Tu avais un morceau de terre qui ne donnait rien. Une vigne qui produisait tout juste le vin de ta consommation personnelle, une poignée d'amandes qui te rapportaient tout juste de quoi payer les saisonniers qui te les avaient cueillies, un peu de blé poussif qui te servait à clouer le bec du percepteur. Mais tu as eu l'idée du poulailler et tu as décroché le gros lot.

— Que vous dites ! fit Vito en retombant au fond de son fauteuil. Vous savez combien il me coûte, ce poulailler ?

— C'est justement ce que je voulais te demander.

— Pourquoi ? Vous voulez en monter un vous aussi ?

— C'est une idée qui ne m'a même pas effleuré. Je veux dire, d'en monter un. Le tien suffit amplement. Tu me le vends et tu continues à t'en occuper.

— Je ne veux pas le vendre, pourquoi diable le ferais-je ?

— Pour l'argent. Fais tes comptes et dis-moi un chiffre.

— Mais quel est votre intérêt ? »

Carmela entra avec la tasse de café, servit Vito, puis sortit silencieusement comme elle était entrée.

« Mon intérêt, tu viens de le voir, dit Scimeni, c'est cette malheureuse enfant. J'ai mis ma pharmacie en gérance et elle ne me rapporte rien, la maladie de Carmela a été un puits sans fond et je suis fatigué d'exercer. Mais j'ai encore un peu d'argent de côté, pas grand-chose, assez toutefois pour agrandir ton poulailler. Avant de m'en aller, je voudrais être sûr que Carmela n'aura pas de souci.

— Avec un poulailler, on en a, des soucis, dit Vito. Un jour c'est la maladie, le lendemain la nourriture qui ne convient pas, le surlendemain les œufs qui baissent à quinze lires...

— Bois ton café, il va refroidir », fit Scimeni.

Vito but. Scimeni l'observait, penché en avant, les coudes posés sur ses genoux. Ils restèrent en silence, puis Vito se décida à parler.

« Là comme ça, je ne sais pas quoi vous dire.

— Réfléchis.

— Je réfléchirai.

— Rapidement ?

— Rapidement.

— D'ici demain soir », dit Scimeni.

Vito ouvrit des yeux comme un chien qui rend des mâts de cocagne en travers.

« Comment ça, d'ici demain soir ?

— Je dois donner une réponse, fit le docteur en se levant, et si je ne traite pas avec toi, lundi matin, j'essaierai de conclure une autre affaire. »

Sur le pas de la porte, Scimeni le retint par un bras.

« Sois tranquille que pour l'argent, nous nous mettrons d'accord. Et à ton avantage.

— Ce n'est pas ça. Le fait est que je suis attaché à ce poulailler.

— Si tu me donnes une réponse avant demain soir, dit le médecin, je suis prêt à te donner deux fois la somme que tu me demanderas : une fois pour le poulailler et une autre pour l'attachement. Et à part, je te paierai ta peine pour t'en occuper. »

Vito en resta bauché en place.

« Vous parlez sérieusement ?

— Tu m'as déjà vu plaisanter ? Et puis, je pense à autre chose. Si tu ne veux pas t'occuper du poulailler, tu me le dis et tu te retires de l'affaire. Tu te retires, ajouta-t-il, parce que, avec ce que je suis disposé à te payer, tu auras peut-être envie de partir d'ici. Tu changes d'air et tu rajeunis de vingt ans.

— J'y réfléchirai, dit Vito qui, depuis dix minutes, ne savait plus où il était. Bonsoir.

— À demain », fit, sûr de lui, le docteur Scimeni.

Il descendit l'escalier lentement, dérouté, agitant dans sa tête la proposition du médecin et sous le porche il s'arrêta pour allumer une cigarette. Dans tout ce que lui avait dit le médecin, il y avait quelque chose qui ne tournait pas rond. Mais il ne savait pas quoi. « Avec tous les embiernes que j'ai déjà, se dit-il, il ne manquait plus que ce rabat-joie de Scimeni. » C'est dans cette attitude que le surprit Corbo qui passait par là, et l'avait vu du coin de l'œil. L'adjudant écarta les bras, appuya ses mains des deux côtés du porche, croisa avec désinvolture une jambe devant l'autre, et ce fut comme s'il l'avait emprisonné.

« Eh bien, on ne se sent pas bien, une petite faiblesse ? » demanda-t-il.

« Quel emboconneur ! » pensa Vito et il rebriqua :

« Je me porte à merveille.

— Et souhaitons que ça dure, commenta Corbo en souriant. Mais alors pourquoi êtes-vous allé chez le médecin ?

— Il voulait me parler. Et maintenant, si vous permettez, je voudrais sortir de ce porche. Ou bien dois-je demander la permission ?

— Pour l'amour du Ciel, fit Corbo sans bouger d'un millimètre, vous êtes libre d'aller et venir où et avec qui bon vous semble. J'aurais juste aimé vous rappeler l'histoire de saint Gerlando. La connaissez-vous par hasard ?

— Non, et je ne veux pas la connaître.

— Ce ne sera pas long. Donc, saint Gerlando un jour décida d'affronter un dragon qui

terrorisait la population, tuant et dévorant tous ceux qu'il trouvait sur son chemin. Il alla trouver le dragon et lui proposa un pari. "Je t'attache avec un de mes cheveux, lui dit-il, et toi tu m'attaches avec autant de chaînes que tu veux. Celui qui se libère le premier a gagné." Le dragon, qui au fond était corniaud et n'aurait pas dû se mesurer avec un saint, accepta. Pour finir, saint Gerlando se débarrassa de ses chaînes en deux temps trois mouvements, tandis que le dragon resta attaché pour toujours par un mince fil qu'on ne pouvait pas rompre, et plus il se contorsionnait, plus le fil pénétrait dans sa chair. Joli, non ? Ça vous a plu ?

— Oui, dit Vito, mais que voulez-vous dire avec cette histoire édifiante ?

— Qu'il me suffirait d'un de vos cheveux, un seul », fit Corbo redevenu sérieux. Il s'écarta pour le laisser passer, l'invitant d'un large geste du bras.

Turi Sainte-Lucie habitait du côté du vieux pont métallique, sur la route départementale abandonnée qui allait vers Puntagrande, dans une maisonnette alignée avec une dizaine d'autres, écrasées entre la blancheur des collines de marne, derrière, et le jaune de la plage, devant. La baraque de Sainte-Lucie, comme presque toutes les autres, était entourée d'un jardin souffreteux dévoré par le sable, et Turi, quand Vito arriva, était debout, le dos appuyé près de la porte, fumant sa pipe de roseau à tête de Maure, un modèle qu'on ne vendait plus et qu'on ne pouvait trouver que dans le capharnaüm des sœurs Melluso, au milieu des jouets en fer-blanc, des farces et attrapes défectueuses et de vieilles cartes postales d'il y a cinquante ans. Vito ouvrit le portillon, deux planches croisées et entourées de fil de fer barbelé.

« Je peux entrer ?

— Entre. »

Le nom de famille de Turi était Borgini, mais, encore enfant, il avait reçu la *'ngiuria* sous laquelle tout le monde le connaissait, quand il avait failli perdre la vue à cause d'une infection aux yeux. Sa mère l'avait consacré à sainte Lucie et, la crainte passée, Turi avait gardé cette dévotion ; le treize décembre, il mangeait la *cuccia*, le plat que la sainte prescrivait ce jour-là à ses fidèles, des pois chiches et des grains de blé bouillis et mouillés de vin cuit. Et quand à vingt ans, il était parti en Amérique, il avait emporté une image de la sainte dans son portefeuille et dans sa valise une bouteille de vin cuit, car pour ce qui était des pois chiches et du blé, il était sûr d'en trouver à New York. Et si on y pensait, sa piété, en Amérique, l'avait sauvé de la cécité. Comme d'aucuns l'avaient raconté quinze ans plus tard, une fois de retour en Sicile, les choses s'étaient passées comme suit. Il semblerait qu'en ce temps-là, aux Amériques, ils avaient pris idée qu'un brave type n'avait pas le droit de se saouler quand il en avait envie et que ceux qui clandestinement en offraient la possibilité audit brave type pouvaient écoper de trente ans. Des Siciliens de Masàra dont Turi avait fait la connaissance l'avaient invité à gagner quelques dollars en servant à boire aux clients d'un établissement qu'ils dirigeaient et qui, extérieurement, se présentait comme une friperie. Tout avait bien marché et, au bout de quelque temps, toujours sur la proposition de ces gens de Masàra, c'était devenu un établissement plus grand et plus luxueux, avec salle de jeu à l'étage et petites femmes à la ronde, les posses à l'air, on aurait dit des madones mais c'étaient des poutrônes. Aucune rétribution toutefois ne pouvait payer Turi des frayeurs par où il passait régulièrement. La cause n'en était pas les forces de l'ordre, parce que là, on s'arrangeait

presque toujours, les vraies peurs avaient commencé quand les types de Comisini avaient décrété que ceux de Masàra devaient lever le camp. Un matin où Turi rentrait chez lui, il avait été intercepté par deux gars de Comisini dont un lui avait cassé trois dents. Puis ça s'était encore gâté et un gus était resté sur le carreau : bref, ceux de Comisini avaient pris le contrôle de l'établissement et du reste, et s'étaient fait des couilles en or parce qu'ils avaient amené avec eux un chimiste doué qui vous sortait un whisky de premier ordre. Turi, qui ne souhaitait pas perdre de dents supplémentaires – et puis, on est tous pays et il en faut pour tout le monde –, était allé trouver, selon les mêmes rumeurs anonymes, ceux de Comisini, pour leur donner un coup de main, leur expliquer le business. Dès lors, Turi s'était retrouvé à la tête de deux établissements, et il s'était tout offert par trois, pour chacune de ses trois dents qui maintenant étaient en or : trois voitures, trois radios, trois maisons, trois belles fenottes. Mais un jour, ceux de Masàra avaient refait surface, en s'accointant avec de la canaille, on aurait dit des Anglais mais ça n'en était pas, des rouquins qui venaient d'un pays voisin de l'Angleterre. Les gars de Masàra n'avaient pas perdu de temps. Une nuit, Turi s'était réveillé et en avait découvert deux, un de chaque côté de son lit, et il ne comprenait toujours pas comment ils avaient bien pu entrer. Il les connaissait tous les deux parce qu'ils étaient arrivés de Sicile avec lui et qu'ils avaient eu par la suite l'occasion de se rencontrer à nouveau, c'étaient Giovanni Salomone, qu'on retrouva plus tard les pieds pris dans le ciment, et Cicco Marino, qui plus tard mourut écrasé sous les roues d'une voiture non identifiée.

« Comme tu t'es mal conduit avec les amis, avait dit Giovanni d'un air désolé.

— Les amis qui t'aimaient sincèrement », avait renchéri Cicco.

Turi ne pouvait pas bouger, ils le tenaient sous la menace de leurs couteaux.

« Tu es dévot à sainte Lucie ? s'était enquis Cicco.

— Oui.

— Tu as une image ?

— Dans mon portefeuille. »

Giovanni avait tendu un bras, ouvert le portefeuille qui était sur la table de nuit et collé l'image sous les yeux.

« Prie-la.

— Pourquoi ?

— Parce qu'on nous a dit de t'arracher les deux yeux. Mais si tu pries la sainte, si tu la pries fort, elle pourrait faire un miracle et il te resterait un œil. »

Ils lui avaient même conseillé de s'agenouiller, comme ça la prière arriverait peut-être mieux. Du fond de son cœur, Turi s'était mis à prier, et sainte Lucie lui avait accordé le miracle : avec le pouce, Cicco ne lui en avait fait sauter qu'un, le droit. Mais Giovanni l'avait averti que les miracles se répètent rarement : s'il ne filait pas au plus vite, l'autre pourrait bien y passer aussi. Et Turi avait obéi ; renonçant à tout, deux jours plus tard, plus pauvre et désespéré qu'avant, il avait pris le bateau du retour. Les mêmes rumeurs qui colportaient cette histoire ajoutaient au passage que le chimiste doué, celui qui sortait un whisky de premier ordre, était le docteur Scimeni : mais ce n'étaient que des rumeurs, la seule chose sûre c'était que Turi était revenu d'Amérique avec un œil en moins, accident de voiture, disait-il. Une autre chose était sûre : Turi et le médecin ne s'adressaient pas la parole ; quand

Turi était malade, il prenait l'autocar et allait à la ville voisine. Ses médicaments aussi, il les achetait ailleurs et, même contraint et forcé, il n'aurait pas franchi le seuil de la pharmacie que Scimeni avait mise en gérance.

« Que se passe-t-il ? demanda Turi sans ambages.

— Je veux te parler.

— Vas-y. Ou veux-tu qu'on rentre ?

— C'est peut-être mieux. »

Le sol de la pièce n'avait pas de revêtement, il était en terre battue, avec une table, un lit, deux chaises, un placard et c'est tout. Dans un coin, une cuisinière en briques, à charbon, sur laquelle il y avait une assiette et deux verres crasseux. Sur un mur étaient affichées six images différentes de sainte Lucie, disposées en carré, et dessous, un lumignon allumé. Turi fit signe à Vito de s'asseoir et s'installa de façon à le voir avec son œil valide.

« Je t'écoute. »

Vito était mal à l'aise, l'élan qui l'avait poussé jusque chez Turi était soudain retombé, c'était juste une impression curieuse provoquée par les paroles du docteur Scimeni. Il décida que le mieux était de se lancer sans perdre de temps.

« Scimeni, tu le connais bien ? »

L'autre ôta sa pipe de sa bouche et se pencha en tournant légèrement la tête, maintenant Vito ne voyait plus qu'une paupière fermée, collée avec la peau de dessous.

« C'est à moi que tu viens demander ça ? Tu sais bien qu'on ne fait pas bon ménage, Scimeni et moi.

— C'est pour ça que je suis venu. De Scimeni, je ne sais que ce que les gens en disent. Pas grand-chose. C'est quelqu'un qui ne se mêle pas de ce qui ne le regarde pas, et ne se lie avec personne. Tu l'as connu en Amérique ?

— Oui.

— Que faisait-il ?

— Il gagnait sa vie, comme les autres.

— Comment ? »

Turi ne répondit pas tout de suite.

« On était tous jeunes, dit-il finalement, et on avait des couilles au cul. Quand je pense à ces journées, crois-moi, il me semble que je les ai rêvées. Parfois, si on me demandait à l'improviste : "Alors, tu es allé en Amérique ?" je pourrais répondre tranquillement, en mon âme et conscience : "Qui, moi ?" Ne t'occupe pas de Scimeni, va », conclut-il.

Vito comprit qu'il n'y avait pas lieu d'insister.

Turi faisait la sourde oreille.

« D'accord, dit-il en se levant, excuse-moi.

— Pourquoi t'intéresses-tu à Scimeni ? » demanda Turi à brûle-pourpoint.

Vito pensa que la seule solution était de lui raconter ce qui s'était passé, sans parler de ce qui lui avait traversé la tête, qui n'était qu'une inquiétude, un malaise dû à tout ce qui lui

arrivait.

« Il m'avait demandé de venir chez lui aujourd'hui parce qu'il dit qu'il veut acheter mon poulailler. Je voulais savoir si c'était quelqu'un de fiable. »

Une fois encore, Turi resta silencieux, laissant Vito, qui reprenait espoir, attendre debout.

« Ton père était quelqu'un de bien, fit Turi, un fameux bonhomme. Quand je suis rentré d'Amérique sans le sou, il m'a aidé. Tu le savais ?

— Non.

— Vends ton poulailler à Scimeni. Il le veut ? Tu le lui vends. Il paie bien ?

— Le double de sa valeur, et je ne comprends pas ce qu'il y gagne. Il m'a laissé jusqu'à demain soir pour donner ma réponse.

— Vas-y maintenant, dis-lui que l'air marin t'a éclairci les idées et que tu n'as pas besoin d'attendre. Ne contrarie pas Scimeni. Vends-lui. »

« L'adjutant Corbo, qui a ouvert avec célérité l'enquête sur l'effroyable crime, nous a laissé entendre, au cours d'un entretien qu'il nous a accordé personnellement, qu'il aurait une piste. En somme il semblerait que le meurtre soit à replacer dans le cadre de rivalités entre bergers. » Le jeune homme finit de lire à voix haute la rubrique du correspondant local, qui ne perdait pas une occasion pour se faire mousser, replia le journal du soir qui venait d'arriver avec le train de Palerme, sourit et se frotta les mains.

« Tu es content ? lui demanda don Pietro sur le balcon, en pyjama, assis dans un fauteuil en osier.

— Moi, oui. Et je ne devrais pas être content ?

— De quoi ?

— De ce qui est écrit dans le journal.

— Les journaux, fiston, ne sont bons qu'aux cabinets : tu les lis, et puis tu t'en sers pour te torcher, parlant par respect, le derrière. Je me souviens qu'en 1945 ce même salopard qui écrit dans le journal a dit que Pippo Ingrassia était depuis trois jours "soumis à un interrogatoire serré" de la part des carabinieri, et en fait le pauvre Pippo depuis trois jours mangeait les pissenlits par la racine. Et pareil, quand Ignazio Martinez a pris la fuite, la veille de son arrestation, les journaux affirmaient que les carabinieri faisaient pitié, qu'ils ne savaient plus à quel saint se vouer. Et la nuit même, ils ont compris tout seuls où aller le cueillir, par la seule vertu de l'Esprit saint ? Non monsieur, ils voulaient qu'Ignazio Martinez gobe ce qu'ils écrivaient. Ignazio l'a gobé et depuis dix ans, nous n'avons plus eu le plaisir de le voir parmi nous. A propos, comment va-t-il ? On a des nouvelles ?

— Sa femme m'a dit qu'il donne des gages de bonne conduite. Il est devenu un as des temples de la Concorde en mie de pain. On espère une grâce présidentielle.

— Je l'espère aussi parce qu'Ignazio est un homme d'honneur. Des hommes comme lui, il n'y en a pas treize à la douzaine. As-tu commandé les glaces ?

— Elles devraient arriver.

— Tout de même, les glaces de Firetto ne sont plus comme autrefois. Avant guerre, en été, tous les samedis après le déjeuner, un hydravion amerrissait au large, Firetto se tenait prêt et sur le hors-bord de la capitainerie du port, il leur livrait une corbeille de crèmes glacées, qu'il recouvrait de glace pilée et de sel. L'hydravion repartait et amerrissait de nouveau à Ostie, d'où la corbeille était transportée en voiture à Rome, à la villa Torlonia, et le Duce pouvait régaler ses amis de nos excellentes glaces. Je me souviens que, quand nous voulions faire tourner en bourrique le chevalier Attard, nous lui disions que le Duce avait décidé de construire l'autoroute entre Rome et Ostie parce que ses glaces lui arrivaient toutes fondues. Ah ! ça, c'était un homme !

— Hé oui, fit le jeune homme en s'associant à ce regret par un soupir. Mais pour revenir à ce que dit le journal...

— Corbo est un malin, ne l'oublie pas. Corbo est un vrai flic, qui pense une chose et dit le contraire. S'il dit que la mort de Gaetano est une affaire de bergers, tu peux mettre ta main à couper qu'il se soucie autant de ces bergers que si c'étaient des santons.

— Alors, qu'est-ce qu'on fait ?

— Qu'en penses-tu ?

— Je ne sais pas, on va trouver Corbo, on envoie quelqu'un lui toucher deux mots, on dénêche un gars qui était vraiment en bisbille avec Gaetano...

— Corbo a bon bec. Vas-y, ou envoie-lui quelqu'un, et toi ou ce quelqu'un, avant même que vous ayez ouvert la bouche, il vous expédie à l'Ucciardone tenir compagnie à Ignazio Martinez. Et si on lui met entre les pattes un type brouillé avec Gaetano, tu crois qu'il va te dire merci et au revoir ? Il voudra savoir qui est derrière. Et s'il le découvre, qu'est-ce que tu lui racontes ? Que tu l'as fait pour ses beaux yeux, pour l'aider à passer sous-lieutenant ?

— Alors nous, on doit rester là, à se regarder dans le blanc des yeux pendant qu'il se prépare à nous faire notre fête ?

— Ne t'emballe pas ! On n'en est pas là, avant de courir aux abris, il faut qu'il pleuve pour de bon, et pleuvoir pour de bon, ça veut dire au minimum le déluge. Là n'est pas le problème, fiston. Le problème, c'est Vito.

— Mais puisque Vito a déjà parlé à Corbo ?

— Vito, je vous l'ai dit et je le répète, n'a pas parlé à Corbo. Du moins pas de ce que nous savons. S'il avait, je ne dis pas parlé, mais seulement prononcé le début de la moitié d'un mot, nous ne serions peut-être pas ici maintenant à attendre ces sacrées glaces.

— Mais alors pourquoi Vito ne se décide-t-il pas à faire ce qu'il doit faire ?

— Parce qu'avec le temps et la paille, les nêfles mûrissent. Ce n'est pas une petite affaire, je n'ai pas besoin de te le dire, et il faut y aller doucement. Ce grand homme qu'était le Duce a prononcé une fois un discours qui expliquait comment on mène un âne, avec la carotte et le bâton. C'est ce qu'il faut faire avec Vito, sauf que Vito n'a besoin ni qu'on lui donne à manger, ni qu'on lui frotte les côtes. Il suffit de lui montrer la carotte et de lui promettre le bâton. Et tu peux me croire, non seulement tu mènes l'âne, mais au trot.

— Rentrons, fit le jeune homme un peu nerveux, avec cette sampillerie de tambours, on ne s'entend plus.

— Attends, dit don Pietro, jette plutôt mille liras et dis-leur de s'arrêter sous le balcon. J'ai un faible pour les tambours de saint Calogero. »

« Et si Pasquale avait raison et que Peppi monacu ait les cornes qui le démangent ? » se dit Vito.

Il faisait sombre maintenant, la lumière avait mis longtemps à disparaître : il était allé admirer le coucher du soleil sur la colline de marne où il avait grimpé après sa visite à Sainte-Lucie. À y réfléchir à tête reposée, les faits obéissaient à un ordre précis. La veille au soir – il s'en souvenait parfaitement –, à sa sortie du cinéma, Scimeni l'avait salué et avait passé son chemin. C'était une coïncidence si, peu après, il avait croisé à nouveau le médecin, et alors seulement Scimeni l'avait arrêté pour lui dire qu'il voulait lui parler. Si c'était prémédité, la caresse et le coup en quelque sorte, le médecin avait trop misé sur le hasard. Et puis, en y regardant de vraiment près, qu'est-ce qui détonnait dans les paroles de Scimeni ? Le ton lui avait paru étrange, d'accord, mais le docteur avait bien dit qu'il se sentait patraque depuis le matin, et il avait peut-être des aigreurs d'estomac.

Il avait formulé sa proposition dans les règles, deux choses seulement détonnaient : la promesse de lui payer le double et la précipitation. En attendant, il ne fallait pas oublier que parler est une chose, faire en est une autre ; il voulait le voir, Scimeni, au moment de payer un poulailler le prix de deux ! Il fallait aussi tenir compte du fait que le poulailler marchait bien et marcherait encore mieux ; si Vito voulait, dans un an, le médecin devrait déboursier le triple. Quant à la précipitation, si effectivement il devait donner une réponse pour une autre affaire lundi matin, ça n'avait plus rien d'étonnant. Quant à ce que lui avait dit – ou laissé entendre – Turi, il fallait considérer que celui qui parlait s'était frotté à Scimeni et y avait laissé, des années plus tôt, trois dents et un œil. Turi y avait perdu trop de plumes, il ne fallait pas l'écouter. Par conséquent, il retournerait voir Scimeni, mais tranquillement, pour lui dire qu'il n'avait aucune envie de vendre son poulailler. Et donc on revenait à la case départ, à Peppi monacu. Si Pasquale voyait juste, cela voulait dire que Peppi était devenu gourmand, qu'il jouait les offensés pour presser le citron. Peppi, il le remettrait à sa place, il suffisait de hausser la voix. Mais, franchement, il n'imaginait toujours pas Peppi prendre un fusil et tirer. Le mieux était encore d'aller au cinéma comme tous les soirs, il parlerait à Peppi le lendemain matin, première chose à faire en revenant de l'enclos. Il n'avait pas le courage de traverser la ville, il décida de prendre par le bord de mer, puis, à la hauteur du cinéma, il piquerait entre les maisons.

Sous la lumière mouvante des deux lampes à acétylène, les pastèques acuchonnées sur les dalles et celles déjà coupées sur l'étal, qui montraient leur pulpe rouge, semblaient danser comme des ballons de baudruche. Tandis que le vendeur criait à pleins poumons que ses pastèques étaient en train de brûler, tant elles étaient rouges, Vasalicò et Pasquale, hésitant entre le cinéma et une partie de billard chez Masino, étaient arrivés à leur quatrième tranche chacun, et ils avaient l'intention de continuer.

« Qu'as-tu promis à saint Calogero cette année ?

— Dix mille lires.

— Et tu as eu ta grâce ?

— Non, pas encore, mais je me méfie, je lui donnerai quand même ses dix mille lires, je n'ai pas envie de finir comme Giacomino Rappolo. »

Saint Calogero, c'est bien connu, piquait des colères noires pour les vœux non respectés : comme tous les Méridionaux, il ne supportait pas qu'on le couillonne, et on pouvait difficilement trouver plus méridional que ce saint noir de peau, venu des contrées arabes. Si saint Calogero s'apercevait qu'un fidèle mégotait sur un vœu, ou pire, ne s'y conformait pas, il était capable du pire, comme n'importe quel être humain. C'est justement ce qu'avait expérimenté don Giacomino Rappolo qui avait promis cinquante mille lires au saint s'il guérissait sa jambe cassée qui ne voulait pas se recoller. Au bout de deux mois, la jambe avait guéri, recta, mais don Giacomino avait bien réfléchi et il en avait conclu que ce service ne valait pas plus de vingt-cinq mille lires parce qu'il était resté un peu bancane. Il était entré dans l'église, avait épinglé ses vingt-cinq mille lires sur un des rubans qui pendaient à la manche de la statue, puis il était ressorti. Il n'avait pas mis le pied dehors que, faisant un faux pas, il débaroulait une à une les quinze marches du perron de l'église : il avait écopé de deux jambes cassées.

« Va savoir si Vito a fait un vœu, dit Vasalicò, insinuant.

— Il n'en fait jamais, dit Pasquale.

— Cette année peut-être que oui, sourit Vasalicò, et il devra y mettre le paquet. »

Ils s'emboquèrent une autre tranche.

« Tu l'as vu, toi, Vito ? demanda Vasalicò.

— Je l'ai vu et je lui ai parlé, ce matin. Je lui ai dit que, d'après moi, il avait une seule chose à faire : causer à Peppi monacu.

— Parce que tu penses que...

— J'en mettrais ma main au feu.

— Hum ! fit Vasalicò.

— Tu as des doutes ? Alors, tu sais quelque chose ?

— Je ne sais rien, je ne lui ai même pas parlé. Mais aujourd'hui, on était au club, et tout à trac, le voilà qui se lève comme si une idée l'avait traversé, il a dit au revoir et il est parti. Ça me titillait, je me suis mis à la fenêtre : il filait chez le docteur Scimeni.

— Il avait peut-être pris mal au ventre.

— Hum ! fit de nouveau Vasalicò.

— Mais enfin, parce que quelqu'un va chez le médecin, il faut que vous vous lanciez dans Dieu sait quelles élucubrations ! Tu n'y vas pas, toi, chez le médecin ?

— Moi, si. Mais moi, on ne m'a pas encore tiré dessus.

— Et alors, tous ceux qui se prennent un coup de fusil vont chez Scimeni ? Écoute, on en a beaucoup dit sur le compte de Scimeni, pendant qu'il était en Amérique et après, mais c'est de l'histoire ancienne. Sur Vito, en revanche, on n'a jamais rien dit. Vito est un mulot, de ceux qui peinent pendant trente ans sur le même chemin, sans jamais relever la tête.

— Justement, parce qu’il suit le même chemin pendant trente ans sans jamais relever la tête, comme tu dis, il ne fait rien d’autre que penser encore et toujours, et du coup, un beau jour, le voilà qui dit ou fait quelque chose qu’il a ruminé pendant trente ans. Ou bien, pour en rester à notre mulot, il décide qu’il ne veut plus bouger, et tu peux toujours courir pour lui faire changer d’avis.

— Ce n’est pas le genre de Vito.

— Ce n’était pas non plus le genre de Savaturi Barbato qui a donné à manger à sa femme et à ses trois enfants des champignons empoisonnés quand il a appris que les enfants n’étaient pas de lui, commença à énumérer Vasalicò en comptant sur ses doigts, ni celui de Paolino Savatteri qui tua femme et belle-mère quand il s’aperçut que...

— Tu vois que tu apportes de l’eau à mon moulin, l’interrompit Pasquale.

— Hein ? Mais je dis exactement le contraire.

— Tu es en train de me citer des crimes passionnels et il y a des gens qui ne réagissent que lorsqu’on touche à leur honneur. Et d’après moi, Peppi monacu...

— Depuis dix ans que la moitié de la ville baise sa femme ?

— Dix ans, oui. Selon toi, il faut un compteur pour l’honneur ?

— Mais pourquoi Vito précisément ?

— Parce que Vito est le plus niguedouille de nous tous. Peppi fait semblant de tirer sur Vito et il lave son honneur, tandis que s’il se risque à te prendre toi, pour cible, ou bien moi, on le chope par le fond de sa culotte et on le balance à la mer. Il peut remercier Dieu que tout se soit bien passé. Crois-moi, Vasalicò, c’est une histoire de cocu. »

Mammarosa n’y tenait plus, toute la journée, il avait été en souci pour Vito après l’angoisse de la nuit, et maintenant, il se retrouvait avec cette nouvelle inquiétude. Alors qu’il réfléchissait où il pourrait le trouver – et s’il perdait sa trace au milieu de la foule ? minuit était passé mais avec la veille de fête, le cours devait être encore plein de monde –, il entendit distinctement les pas de Vito qui enfilait la rue pour rentrer chez lui. Son cœur fit un tel bond qu’il eut l’impression de pouvoir le cracher, tout était selon ses prévisions, l’arrivée de Vito était la preuve qu’il attendait. Quand il fut certain que ce dernier était désormais à sa hauteur, il sortit brusquement de son rez-de-chaussée. Vito le vit faire irruption devant lui en traître, comme ces pantins qui jaillissent quand on ouvre la boîte, et il éprouva d’abord de la peur, puis, en le reconnaissant, de la colère (« Un vrai chien, il me reconnaît à l’odeur maintenant ») mais il n’eut pas le temps d’ouvrir la bouche que déjà Mammarosa l’attrapait par le bras et le poussait vigoureusement à l’intérieur. Il trébucha sur la marche, faillit s’étaler de tout son long, lâcha un juron : « Vingt dieux ! » mais l’ancien avait refermé la porte.

« C’est allumé ? demanda-t-il.

— Il fait noir comme dans un four », dit Vito encore sous le choc. Dès qu’il avait aperçu Mammarosa, il s’était souvenu des fois où, petit gone, il faisait des couenneries et que son père lui atousait une raclée : depuis le matin, un remords l’accompagnait de ne pas être allé

voir ce pauvre bonhomme, et quand il avait senti ses mains sur lui, il était resté comme paralysé, dans l'attente du châtimement. Mais maintenant qu'il reprenait ses esprits, la moutarde lui montait au nez et il n'y pouvait rien (« je ne vais quand même pas me défouler sur lui de toutes les angoisses de la journée »).

Mammarosa entendit l'allumette, peu après, le dé clic de l'interrupteur, puis la voix de Vituzzo qui demandait :

« Tu peux m'expliquer ce qui te prend ?

— Il me prend qu'ils sont revenus. »

Quand le train s'enfonce à toute vitesse sous un tunnel, on accuse un coup dans les oreilles, et Vito, au coup que son cœur reçut, comprit qu'il était entré dans le tunnel le plus noir et le plus long de son existence.

« Qui ? fut tout ce qu'il eut la force de demander.

— Je ne sais pas qui c'est. Mais ils sont deux, l'un boite, sa démarche fait tip tap.

— Comment peux-tu savoir que c'est moi qu'ils cherchent ?

— La nuit dernière a été longue pour moi, même après que l'adjudant m'a assuré qu'il ne t'était rien arrivé... »

« Un beau service que tu m'as rendu là », commenta Vito en lui-même.

« ... et soudain, je me suis souvenu que quelques minutes avant que tu arrives, j'avais entendu les pas de deux personnes, dont l'une boitait. Je ne les connaissais pas, mais depuis quelques jours, la ville est pleine d'étrangers pour la fête. Après tu es arrivé et il s'est passé ce qui s'est passé. Ce soir, j'ai guetté, je voulais te parler. Il y a une minute, j'ai entendu les deux hommes, le boiteux et l'autre, comme hier. Je me suis dit : je parie que maintenant c'est le tour de Vito. Et tu es arrivé.

— Mais c'est peut-être des étrangers, comme tu disais.

— Etrangers ou pas, chaque soir, ils te précèdent de cent pas, fit l'ancien.

— C'est peut-être une coïncidence », dit Vito, mais sans vouloir contredire Mammarosa ; il essayait de se donner du courage.

« Si tu trouves que c'est une coïncidence, ouvre la porte et sors. Mais si tu veux mon avis, cette nuit tu as intérêt à rester ici.

— Ici ?

— Le lit est propre, fit Mammarosa. Et moi, je m'installerai sur une chaise. »

Il ne lui laissa guère le temps de réfléchir.

« Alors ? Tu pars ou tu restes ?

— Je reste », se décida Vito. Et heureusement que Mammarosa ne pouvait pas le voir, parce que la peur, l'angoisse et la colère mélangées s'étaient transformées en larmes silencieuses.

Vito avait disparu si vite que le carabinier Foti fut convaincu qu'il avait tourné au coin de la

rue et était rentré chez lui se coucher. Par acquit de conscience, il poussa jusqu'à la petite place où Corbo lui avait expliqué qu'habitait son quidam, mais il ne remarqua rien de notable, il y avait deux personnes qui parlaient dans le coin le plus sombre de la place. À leurs voix pâteuses, on comprenait qu'ils avaient du vent dans les voiles. Foti suivait Vito depuis que l'adjudant le lui avait montré entrant au club, un véritable chemin de croix : d'abord jusqu'à cette maisonnette près du pont, puis trois heures à attendre qu'il se décide à redescendre de la colline où il était allé bayer aux corneilles, puis la promenade sur le bord de mer – si vraiment on voulait le descendre, il n'aurait pas pu trouver meilleur endroit – et enfin au cinéma. C'était un film d'espionnage, américain, avec l'agent secret qui distribuait mornifles et bastos, toujours au milieu de fenottes qui couchaient avec lui au bout de cinq minutes, en Amérique au moins, être policier avait ses avantages. Il décida qu'il était temps de rentrer à la caserne, sans se faire voir, comme le lui avait recommandé l'adjudant, et d'aller au rapport. Lequel rapport contenait un seul élément important, la visite à la maisonnette près du pont. Corbo se la fit raconter dans les moindres détails : c'est ainsi que Turi Sainte-Lucie se vit réveillé à une heure du matin par l'adjudant des carabinieri et, encore hébété d'avoir été tiré de son premier sommeil, dut lui raconter ce que Vito Macaluso était venu chercher chez lui. Quand finalement Corbo s'en alla, Sainte-Lucie resta longtemps réveillé à traiter de tous les noms le docteur Scimeni qui, trente ans après, réussissait encore à lui empoisonner l'existence.

Mais beaucoup d'autres comme Turi virent leur nuit gâchée, à commencer par les deux ivrognes pique-plante à déblatérer jusqu'à quatre heures du matin, interrompant de temps en temps leurs propos sans queue ni tête, pour se demander réciproquement à voix basse : « Il va arriver, ce connard ? » ; pour continuer par Vito qui entre les peurs qui le dessampillaient comme des chiens enragés, et le changement de lit, se sentait aussi à l'aise qu'un diable dans un bénitier, sans parler de Mammarosa qui entendait Vito se bouliguer et se bouliguait avec lui ; et pour finir la veuve Tripepi qui s'était souvenue d'une chose et qui attendait, tout en le craignant, le retour de son voisin. L'explosion du premier pétard les fit donc tous sursauter, un coup sec qui s'effiloça dans les cris des hirondelles effrayées : le programme affiché sur les murs disait qu'à six heures du matin, on tirerait dix salves du haut de la colline, pour saluer la journée consacrée aux festivités. Au fur et à mesure que Vito avait vu la lumière du jour filtrer sous la porte du rez-de-chaussée, il avait repris du poil de la bête en pensant que Mammarosa avait sûrement exagéré (« Va savoir ce qu'avait entendu ce vieillard borné ») et qu'il s'était laissé convaincre hâtivement. Bref il avait réagi comme Angélique dans sa fuite :

*De futaie en futaie, loin du cruel
Vole, et tremble de peur, et de soupçon :
A tout roncier qu'en passant elle touche,
Elle croit être en la féroce bouche ^[2]*

Mais il avait des excuses, depuis deux jours il était sur de tels charbons ardents que, tout bien réfléchi, il y avait de quoi se demander par quel miracle il n'affichait pas encore une

fièvre à quarante. Enchaînant pile poil après le dernier pétard, les tambours attaquèrent, cette fois à quinze, toujours selon le programme. Vito décida de se lever, même s'il n'en avait aucune envie : encore un peu et toute la ville, réveillée par les salves et les tambours, s'apercevrait qu'il sortait du rez-de-chaussée de Mammarosa. Il se leva du lit où il avait dormi tout habillé avec ses chaussures, et s'approcha de la porte sur la pointe des pieds. Il ne voulait pas réveiller Mammarosa et n'avait aucune envie de parler. Mais tandis qu'il ouvrait tout doucement, il entendit la voix de l'ancien dans son dos :

« Fais attention, Vito.

— Mais oui », dit-il avec rudesse, en clignant les yeux dans la clarté du jour.

« Tu me prends pour saint Calogero ? » fit Corbo. Devant lui, se tenait Carbone, en civil, portant sous le bras une corbeille en osier recouverte d'un linge brodé : il avait soulevé un coin du tissu et on voyait des miches de pain spécial, fait de blé noir, à la croûte dorée parsemée de graines de sésame.

« Goûtez-en une tranche.

— On ne doit pas toucher l'offrande pour le saint, lui rappela l'adjudant.

— L'offrande était de cinq miches et il y en a six, une pour chez nous. »

Corbo allait céder à la tentation, le pain avait empli la pièce de son parfum.

« Je sors de chez le boulanger, continua Carbone.

— Ça se sent », dit Corbo en capitulant. Il sortit un couteau de son tiroir et coupa trois tranches, une pour lui, une pour Carbone et une pour Tognin qui salivait depuis que son collègue était passé devant lui pour entrer dans le bureau de l'adjudant.

« Et on file sans mouiller ? s'informa Carbone.

— J'ai ce qu'il faut. » Corbo se leva, ouvrit le placard, prit une bouteille de marsala et trois verres.

« Où sont les deux autres ? demanda encore Carbone, la bouche pleine.

— Foti fait le guet devant chez Vito, j'ai envoyé Manzella il y a cinq minutes sur le chemin vicinal, de sorte que si Vito va à sa propriété, c'est lui qui le surveillera. » Il soupira : « Ce pain est divin.

— Oui, divin, répéta Carbone. Hier soir, dit-il après une pause, quand je vous ai quitté, je suis allé prendre un café chez Masino. Il y avait Pasquale Cascino qui discourait.

— Que disait-il ?

— Que si Vito a des embiernes, c'est parce qu'il fifre Giovannina, la femme de Peppi monacu.

— Je sais, dit l'adjudant.

— Pasquale disait quand même que c'était curieux que Peppi prenne la mouche si tard, mais il soutenait qu'on peut s'attendre à tout de la part d'un cocu.

— Je le voyais venir, fit Corbo pensif.

— Vous aussi, vous avez pensé à Peppi ?

— Moi ? Tu veux rire ! Tiens, donne-moi une autre tranche. »

Carbone le servit, et en profita pour se verser un deuxième verre de marsala.

« Et alors, qu'avez-vous vu venir ?

— Qu'ils feraient courir ce bruit. Ça leur a pris du temps. S'ils manquent leur coup, ils se réservent le pauvre Peppi monacu pour payer les pots cassés. Si tu entends encore Pasquale Cascino répéter ça, dis-lui de venir me le raconter à moi, je lui riverai son clou. Mon cher Carbone, toute cette histoire est du travail d'orfèvre, Peppi monacu, c'est de la rafetaille. Mais tu sais que ce pain est une pure merveille ?

— Servez-vous donc », fit Carbone en posant carrément la corbeille sur son bureau.

Il était allongé à plat ventre, le cou tourné sur le côté, un bras autour de la tête, l'autre abandonné le long du corps. Dans les quelques centimètres de terre qu'il pouvait voir, délimités par l'arc de son bras, il y avait un ver et un brin d'herbe. Le ver, un de ces vers blancs et mous qu'on trouve sous les pierres, avait pris idée de grimper sur le brin d'herbe. D'abord, il levait la tête comme pour évaluer la longueur du brin et la meilleure façon de surmonter la difficulté, puis avec ses pattes plus fines que des cheveux, il se lançait à l'assaut. Au début, il tenait mais, quand il arrivait à mi-parcours, le brin d'herbe se mettait à ployer lentement. Le ver ne s'avouait pas vaincu et continuait à se cramponner. Mais au même moment, le brin d'herbe achevait sa parabole sans rompre, et le ver, après avoir tenté de garder l'équilibre, tombait brutalement par terre. Il se tortillait dans tous les sens, mais une fois remis sur ses pattes, il revenait vers son brin d'herbe. C'était à devenir fou, Vito sentait le désir de l'écraser, mais il ne pouvait pas bouger, écrasé comme il l'était lui-même, face contre terre, par les deux canons du fusil de chasse qu'on lui appuyait entre les omoplates. « Tu bouges, et tu es mort », lui avait dit l'homme au visage caché par un foulard dont, par instants, il parvenait à voir les bottes. Le soleil tapait. Depuis un moment, Vito ne se demandait plus quand celui-ci se déciderait à tirer. Il avait même fini par penser que l'homme debout derrière lui apinçait aussi le ver. « Tombe, tombe, je t'en prie », supplia-t-il en pensée et le ver le comprit peut-être parce que, à mi-chemin, il se tourna pour le regarder comme pour lui dire qu'il pouvait être tranquille, que cette fois aussi, ce serait comme les autres fois. Mais ce ne fut pas comme les autres fois. Le brin ne pliait pas, on aurait dit de la pierre et Vito avait envie de respirer fort, le brin d'herbe ne bougeait pas. Tranquillement, le ver arriva jusqu'à la cime et continua même à grimper encore un peu. « Cette fois, il y est arrivé », dit l'homme au fusil, et il tira.

Il bondit de son lit pendant que résonnait encore dans sa chambre le cri qu'il avait poussé quand l'homme dans son rêve avait tiré sur lui ; il s'était étendu à son retour, pour se reposer cinq minutes, mais la fatigue avait eu le dessus. On frappait fort à sa porte, il ouvrit et se trouva nez à nez avec Pinuzzo, comme la veille.

« Que faites-vous ce matin ?

— Je viens, je viens, dit Vito, le temps de me laver la figure, et j'arrive. »

Le chemin vicinal ce jour-là avait des allures de boulevard, grouillant de gens endimanchés

qui descendaient à la ville, pour participer aux réjouissances. Certains menaient des mulets et des chèvres, les animaux étaient caparaçonnés d'étoffes brodées, avec des empiècements de toutes les couleurs, des franges d'or et d'argent, et sur chaque bête, on avait chargé deux sacs de farine pour les offrir au saint à l'église. Du vivant de saint Calogero, une terrible peste avait commencé à décimer la population qui, à cette époque-là, était entièrement composée de paysans, et le saint s'était coupé en quatre pour soigner les malades ; mais ceux qu'il réussissait à guérir mouraient quand même, faibles comme ils l'étaient, par manque de nourriture. Les riches et les nobles en effet, effrayés par la contagion, avaient muré portes et fenêtres de leurs rez-de-chaussée après les avoir remplis à craquer de farine et de blé. Saint Calogero avait eu alors une idée astucieuse : il avait rassemblé chèvres, mulets et chevaux, il les avait attachés les uns aux autres et il avait ouvert le cortège en frappant désespérément sur un tambour. Il demandait aux riches, que la curiosité poussait à se pencher à leur fenêtre, de lui lancer du pain et des sacs de farine par leur balcon, de façon à éviter tout contact entre eux et lui. Les nobles s'étaient laissé convaincre et le saint avait pu sauver ses malades.

« S'il me guérit de cette peste-là, peut-être qu'en fin de compte moi aussi, je ferai un vœu », se dit Vito en cherchant dans le pilier du portail la clé que Pinuzzo avait dû y cacher. Ils arrivèrent dans la cour où se trouvaient les cages des poules et des poulets, tandis que Pinuzzo prenait la précaution de l'avertir que, la veille, il n'y avait guère eu d'œufs.

« C'est ça, combien en as-tu empoché ? » pensa Vito, qui toutefois se contenta de dire à Pinuzzo de ramasser les œufs frais, pendant que lui allait ouvrir le hangar.

Il n'avait pas fait trois pas que le cri suraigu du gamin lui glaça les sangs.

« Vite, don Vito, venez vite ! »

Il se mit à courir.

Dans le grand parc, au moins trois cents poules étaient entassées dans un coin, les unes sur les autres, toutes soigneusement décapitées. Vito tourna la tête et se mit à vomir.

« Il est passé devant moi, en courant, avec une tête à faire peur, on aurait dit un fou furieux. Le même gamin qui l'accompagnait quand il est monté cavalait derrière lui, la langue pendante comme un chien. Je ne savais plus quoi faire. Par curiosité, j'aurais voulu aller voir ce qui le faisait décamper comme ça, mais vous m'aviez dit de ne pas le lâcher d'une semelle. Je les ai suivis, au même moment j'ai vu Foti qui arrivait par le chemin vicinal, et je lui ai passé le relais. J'ai rebroussé chemin, jusqu'au poulailler. Je m'attendais à y trouver au minimum un mort, et en réalité, j'ai vu ce que j'ai vu. »

Manzella était trempé de sueur d'avoir couru et Corbo, en lui versant un verre de marsala, avait l'impression d'être revenu pendant la guerre, quand il restait des journées entières derrière un téléphone et que les estafettes allaient et venaient. Cette histoire de poules décapitées que Manzella venait de lui raconter ne collait pas avec ce que lui avait exposé le capitaine Bartolini. Bartolini, qui avait fait tout ce cinéma de l'appareil photo volé pour venir le voir, collait avec les deux coups de feu sur Vito, avec la drogue, avec ce Mirabile assassiné, avec les oranges trafiquées, avec Beyrouth. « Mais, pensa-t-il, à Beyrouth, c'est peut-être pareil, va savoir. Ils fêtent Mahomet et incendient un champ de blé. »

« On se calme, on se calme », dit-il à voix haute, davantage pour lui-même que pour Manzella.

Indépendamment du film exact des événements, la situation devenait à l'évidence de plus en plus dangereuse. Ils étaient en train de tirigousser Vito de tous les côtés, sans lui laisser le temps de respirer, et Vito maintenant devrait agir, soit en obéissant à ceux qui le harcelaient, soit en n'en faisant qu'à sa tête. Et on revenait toujours à la case départ : la clé, c'était Vito.

« Toi, dit-il à Manzella, dénêche-moi Foti...

— Mais où ? l'interrompit l'autre.

— C'est à moi que tu le demandes ? Qu'est-ce que j'en sais !

— Avec le bazar qu'il y a en ville pour la fête ?

— Quelle heure est-il ? demanda Corbo en sursautant.

— Midi et demi.

— Nom de Dieu ! Tognin ! » hurla l'adjutant.

Tognin arriva ventre à terre de la pièce d'à côté.

« Dans une demi-heure, le saint va sortir, dit Corbo, et ça va être le cirque habituel. File dare-dare sur la place, mets-toi en face de la porte de l'église. Je te rejoindrai tout à l'heure. »

Tognin salua et sortit.

« Je vais t'aider, dit Corbo. Va à la sortie de la ville, du côté de la gare, près du dépôt de soufre. Là, il y a une espèce de baraque, c'est le logement du gardien, un certain Peppi monacu. Essaie là, il se peut que tu croises Foti dans les parages. S'il n'y est pas, débrouille-toi comme tu veux, un tour de magie, un vœu à la madonne, n'importe quoi, je m'en fous, mais trouve-moi Foti. Tu prends sa relève, et tu lui dis de venir au rapport, illico. Toi, tu restes là-bas et tu ne lâches pas Vito une seconde, même si Dieu le père en personne te le demande. »

Manzella se leva à contrecœur. Quand il fut à la porte, Corbo le rappela.

« Ah, Manzè, une dernière chose. Si tu viens ici me dire que tu as perdu la trace de Vito, passe d'abord chez toi faire tes valises. Je t'expédie à Bolzano, comme ça tu profiteras du soleil été comme hiver. »

« Si tu fais un pas, je t'égorge », fit Peppi monacu en reculant jusqu'à appuyer son dos contre le mur.

Il était là, tranquille comme Baptiste, qui se mitonnait des sardines salées aux oignons et vinaigre quand il avait vu la porte s'ouvrir d'un coup et Vito surgir, avec les yeux qui lui sortaient de la tête. Heureusement qu'il avait encore le couteau à pain dans la main, sinon l'autre lui sautait sur le râble.

« Pauvre type », haleta Vito qui en face de Peppi s'était toujours senti plein de courage et qui maintenant, sous le coup de la colère, oubliait même d'avoir peur du couteau, « fils de pute et sale cocu !

— Enchanté des présentations, dit Peppi, mais si par hasard c'est de moi que tu parles, cocu je le suis, pauvre type aussi, mais fils de pute, sûrement pas. Et maintenant que tu t'es

défourlé, dis-moi ce que tu me veux.

— Comme si tu ne le savais pas !

— Je ne sais rien. »

Vito avança d'un pas et Peppi aussi, brandissant son couteau.

« Je te troue la peau, dit-il.

— Tout à coup, te voilà décidé, attaqua Vito en s'immobilisant. Cinq ans que moi, et la moitié de la ville, on prend nos aises avec ta femme, et c'est maintenant, et contre moi, qu'il faut que tu te foutes en rogne ?

— Toi, tu n'existes même pas pour moi.

— Ah bon ? Mais j'existe quand tu me tires dessus, j'existe quand tu te venges sur mes poules...

— Quoi ? Moi ?

— Oui, toi. Égorger la moitié de mon poulailler, c'est bien une idée de type médiocre comme toi, c'est comme si tu y avais mis ta signature. Que voulais-tu ? De l'argent ? Tu pouvais m'en demander et je t'en aurais donné. Mes aises avec ta femme, j'étais prêt à te les payer, qu'est-ce que tu crois ? Mais maintenant, tu peux toujours crever la bouche ouverte, tu ne verras pas la couleur d'une lire, même si tu te démançais le trou du cul. D'abord, je te casse la gueule et puis je t'envoie en taule. Et comme tu es récidiviste, t'es pas prêt d'en sortir.

— Tu veux qu'on me coffre pour mieux profiter de ma femme ? Mais qui t'en a jamais empêché ? Ou bien c'est pour m'interdire d'y tremper mon pain, moi aussi, de temps en temps ?

— Cette poutrône de Giovannina, tu peux lui en faire gicler par les trous de nez !

— Et alors ?

— Et alors quoi ? »

Ils s'arrêtèrent tous les deux, bauchés en place. La conversation ne tournait pas du tout comme voulait Vito, ce Peppi était un artignole qui le menait par le bout du nez.

« Minute », dit Peppi comme s'il avait soudain une idée, en s'approchant de la fenêtre et en regardant dehors. En souriant, il revint vers la table, posa calmement le couteau, recula sans lâcher Vito des yeux, les bras croisés, pour s'appuyer à nouveau dos au mur.

« C'est quoi ce cinéma ? demanda Vito, impressionné.

— Tu aurais pu me le dire avant, fit Peppi avec flegme, que tu étais venu avec des témoins. Dehors, il y a deux types qui parlent en apinchant par ici. Alors, mon petit Vito, courage, tu veux me coller quoi sur le dos ? Qu'est-ce que ces deux-là devront aller raconter ? C'est quoi ton plan, Vito, me descendre, me faire descendre par les deux dehors, ou me faire écoper de trente ans ? »

Tout en parlant, il avait avancé d'un pas et repris le couteau, mais cette fois du côté de la lame, et il le tendait à Vito.

« Prends, dit-il. C'est pour toi. Il te revient.

— Alors tu reconnais que j'ai raison ? C'est toi qui as...

— Non. Je n'ai rien fait. Mais c'est toi qui dois tenir le couteau. Si c'est moi qui le garde, l'affaire risque de s'embrouiller.

— C'est tes cornes qui s'embrouillent, dit Vito qui, depuis cinq minutes, n'était plus du tout dans le coup. Et ne me provoque pas, Peppi, avec ce couteau, car je t'assure que si je le prends, je m'en sers.

— Mais avant, tu dois me dire pourquoi. Parce que je te jure, et je n'ai rien à perdre, que celui qui t'a tiré dessus et qui a arrangé tes poules de cette façon, ce n'est pas moi, et tu le sais. Maintenant, parle. »

Vito planta ses yeux dans les siens comme s'il voulait passer au travers, et au même moment, au regard ferme de Peppi, il comprit qu'il était complètement à côté de la plaque. Ce fut son tour de bondir à la fenêtre. Dehors il y avait un homme qu'il n'avait jamais vu dans les parages, un étranger, on aurait dit un chien d'arrêt. Apparemment son compère, celui qu'avait vu Peppi, s'était caché, et l'attendait peut-être derrière la porte. La vraie peur, que jusqu'à présent il avait pu tenir à distance, tomba sur lui, lourde comme une chape : avec lucidité, il comprit qu'en faisant porter le chapeau à Peppi, il mentait avant tout à lui-même, que dès le début il avait su que Peppi n'y était pour rien, mais qu'il avait fini par croire le contraire comme un malade qui veut prendre son cancer pour un rhume. « Tu ne dis rien ? demanda Peppi dans son dos. Alors c'est moi qui vais parler. »

Il ouvrit un tiroir de la table, y rangea le couteau et s'assit. Vito resta à la fenêtre.

« J'étais en prison depuis un an quand ma mère vint me dire que Giovannina avait mal tourné. Je ne voulais pas le croire, ma mère n'a jamais vu ma femme d'un bon œil. Puis des amis me dirent la même chose. Que pouvais-je faire ? J'avais les mains liées et il m'a bien fallu avaler la pilule sans mâcher. Je n'ai plus voulu entendre parler d'elle, je l'ai avertie que si elle venait me voir, je trouverais tout aussi bien le moyen de la tuer, même les chaînes aux pieds. Au bout de quelques années derrière les barreaux, j'ai arrêté de penser à Giovannina, sauf que de temps en temps la brûlure de l'offense se réveillait. Quand je suis sorti, Corbo m'a convoqué et m'a dit que si je voulais manger de la viande de cocotte, je pouvais me la procurer à bas prix et que l'abattage clandestin était interdit. Et puis, un jour je suis tombé sur elle par hasard, et j'ai commencé à en perdre le sommeil. Toute la ville y allait, toi le premier, et pas moi ? Moi à qui sur le papier, elle appartenait encore ?

— J'y suis allé après que les autres y étaient allés, dit Vito.

— Je m'en fous. Et alors une nuit, je suis allé chez elle. Quand elle m'a vu, elle est devenue pâle comme une merde de laitier. “Je ne te ferai rien”, lui ai-je dit. Et elle, sans me regarder, comme une bête, elle s'est allongée sur le lit et a écarté les cuisses. Mais avant, je suis ressorti de la maison, et je lui ai dit de m'ouvrir la fenêtre, celle du rez-de-chaussée. C'est par là que je suis entré cette nuit-là, et c'est par là que je continue à entrer chaque fois que j'y vais. Par la fenêtre, comme un amant. Toi et les autres, vous entrez par la porte, comme les maris. C'est moi qui vous fais cocus avec Giovannina, toi et toute la ville, et pas le contraire. »

Il se tut. Il tira vers lui l'assiette de sardines, prit du pain et se mit à manger comme si l'autre n'existait pas.

« Tu veux bien me rendre un service ? dit Vito tout à trac.

— Quoi ?

— Raccompagne-moi chez moi.

— On va avoir l'air malin ! dit Peppi.

— Rends-moi ce service, Peppi, je n'en peux plus.

— Et les deux zigues dehors ?

— C'est pour ça que j'ai besoin qu'on m'accompagne. Je ne les connais ni d'Eve ni d'Adam.

— Pour salir mon honneur, vous vous y êtes mis à vous tous et toi maintenant, tout seul et en trente secondes, tu veux aussi m'ôter ma dignité, dit Peppi en ingurgitant sa dernière sardine. En route. »

À une heure tapante, les portes s'ouvrirent et le saint sortit.

En 1946, le premier dimanche de septembre – la fête de saint Calogero tombait toujours ce jour-là – Son Excellence Monseigneur Luigi Rufino avait risqué la syncope. Parachuté depuis peu à Agrigente, en provenance de son Piémont natal et désormais lointain – à ce qu'il semblait, son cœur paternel avait un peu trop battu pour les brigades noires pendant la République de Salò : là était, disaient les mauvaises langues, la cause de sa mutation d'office –, il n'était pas sans rencontrer quelque difficulté dans l'accomplissement de son devoir de pasteur des âmes. Après les années de privations dues à la guerre, les gens étaient trop occupés à satisfaire leur corps pour tourner leur esprit vers l'âme. Sans compter que Salvatore Giuliano, le bandit, ravageait allègrement la contrée ; des bandes armées de séparatistes couraient rues et chemins ; les Américains augmentaient le désordre ambiant en incitant bergers et paysans à rejoindre l'Eglise évangélique où on fumait des Camel à volonté et où on avait droit à deux colis de vivres par jour ; les débats politiques s'enflammaient, au sens propre du terme, puisque la lueur des armes à feu et des incendies de récoltes vengeurs venait régulièrement éclairer les luttes d'idées. Mais Son Excellence avait reçu le coup de grâce en assistant à la fête.

« C'est un rite païen ! » avait-elle soudain tonné devant le curé qui serait volontiers rentré six pieds sous terre.

Pour être sincère, on ne pouvait pas lui donner entièrement tort. Les portes de l'église grandes ouvertes, tandis qu'éclataient les pétards – un mélange explosif enrichi par les surplus militaires –, le brancard avait été posé en équilibre sur la première marche par douze dockers et de là, sous une poussée concertée, glissé en bas des quinze marches, jusqu'à la place, où le saint qui oscillait dangereusement était réceptionné par douze autres dockers, tous pieds nus, des foulards bariolés noués sur la nuque, leurs chemises déboutonnées jusqu'au nombril, une large écharpe colorée retenant leurs pantalons. À l'apparition du saint, un hurlement s'était élevé de la foule – « *E chi ficimu ? Nu scurdamu ? Ebbiva San Calò !* » –, incompréhensible et violent, sans doute aussi terrifiant aux oreilles de Son Excellence que le cri de guerre des Turcs à celles des premiers croisés ; puis les quinze joueurs de tambour choisis, dans la même tenue que les dockers, attaquèrent avec ardeur. Après avoir menacé de défoncer les vitres de Masino, le brancard avait été immobilisé et, au prix de brèves mais violentes empoignées, des dizaines de personnes l'avaient pris d'assaut, en beurlant toutes plus fort les unes que les autres. Les carabinieri étaient accourus pour mettre bon ordre et établir des tours. Ainsi s'étaient formés plusieurs groupes de familles qui, en attendant de monter sur le brancard, s'échangeaient des regards à couper un clou, et de sourdes malédictions ; une fois atteint l'endroit convoité, ils prenaient la pose, les enfants à caca-

boson aux pieds du saint, sur un côté le chef de famille, le bras amicalement passé autour des épaules de la statue, et de l'autre son épouse, tenant son sac à main. Tandis que le photographe officiait derrière son trépied, les membres de la famille demandaient une grâce et glissaient leur vœu à l'oreille du saint : mais celui-ci restait de marbre, les yeux sur le livre rouge ouvert dans sa main droite, la gauche tenant un bâton noueux, il ne levait jamais la tête, gardant son quant-à-soi. Les photos terminées, les dockers avaient soulevé comme rien l'écrasant brancard et, l'ayant chargé sur leurs épaules, étaient partis au pas de course. Le saint – c'était connu – n'avait pas l'habitude de grolasser car il avait de l'ouvrage à regonfle. Devant, venaient les prêtres, tuniques au vent, obligés de suivre ce pas de charge, derrière, les joueurs de tambour déchaînés, et encore derrière, le troupeau des fidèles. Des balcons pavoisés de couvertures brodées, celles du trousseau, tombait une pluie de tranches de pain ; une forêt de mains – les pauvres accouraient par centaines des villages voisins – jaillissait puis retombait à chaque lancer et une clameur de remerciement retentissait. De temps en temps, le tintement d'une cloche avisait les porteurs d'une offrande spéciale, le saint s'arrêtait non sans difficulté ; vu leur élan, les dockers imitaient les chevaux à la descente, le corps rejeté en arrière et les jambes en avant, le bénéficiaire de la grâce sortait dans la rue et épingleait la somme promise par vœu en billets de banque, aux longs rubans rouges et bleus qui pendaient des bras de la statue. Quand tous les rubans étaient pleins comme un papier tue-mouches dans un pressoir, un des membres du comité prenait un sac où il entassait l'argent. Les propriétaires des débits de boisson étaient tenus de ne pas fermer boutique – la fois où Pietro Savio s'y était risqué, les poutrelles du brancard, catapultées contre sa porte, l'avaient ni plus ni moins défoncée – si les porteurs décidaient de s'arrêter, ils trouvaient du vin à volonté, gratis, et un verre revenait de droit au saint : après trois ou quatre étapes où, à chaque fois, on enduisait de vin les lèvres du saint, sa bouche dégoulinait d'un filet rouge. Entre le vin qui lui coulait des lèvres et le pas trampalant des porteurs, saint Calogero vers cinq heures de l'après-midi ressemblait à un buvan-vin qui n'aurait pas tenu la distance. Parfois un des porteurs, ou bien quelqu'un dans la foule, inspiré, criait que le saint avait chaud, ne voyait-on pas qu'il était en sueur ? Il fallait alors l'essuyer : ils s'arrêtaient, descendaient le brancard, sortaient un mouchoir à pois, le lui passaient de force sur le visage. Ce jour-là, Son Excellence, qui ne savait plus à quel saint se vouer, s'aperçut qu'un des porteurs, le plus exalté, essuyait le visage du saint avec un chat, vivant, qu'il avait empoigné sur un rebord de fenêtre, un chat miaulant, toutes griffes dehors. Pendant ce temps, alors que la procession quittait les rues du centre ville, où habitaient les notables, pour les ruelles des autres quartiers – toujours au pas de charge, après des heures et des heures d'efforts, et encore les mères de famille devaient écarter les enfants pour qu'on ne les renverse pas – le saint se lançait dans de spectaculaires acrobaties pour entrer dans certaines ruelles particulièrement étroites, il se mettait en travers, de trois quarts, sens dessus dessous mais, de trou ou de brou, il finissait par passer là où quelque malade attendait anxieusement son arrivée. Et à mesure que le brancard s'enfonçait dans les rues des pauvres – auxquelles, par désespoir, leurs habitants donnaient des noms emplis de douceur, rue du miel, montée du sucre, place du paradis – la procession s'alourdissait de grappes d'enfants, enfants sourds-muets, enfants galeux, enfants aux yeux infectés, ou affligés d'une hernie. Mais, le soir venant, les souffrances déjà grandes de Son Excellence étaient destinées à augmenter. Un détachement de soldats noirs que les Américains avaient laissé de faction on ne sait devant quoi, leur tour de garde fini, se mêlèrent soudain au cortège. Quand ils virent un saint de la

même couleur de peau qu'eux, les Noirs petèrent la guille d'un coup d'un seul. Trois d'entre eux sortirent leur mitrailleuse et, galopant devant les prêtres, tiraient en l'air ; un autre se mit à jouer de la trompette, qu'on aurait dit Armstrong ; quatre ou cinq, du tambour, à leur façon ; les autres firent fête en chantant et dansant, après avoir couvert les rubans de dollars. Ils demandèrent même à porter le brancard, et les dockers ne se firent pas prier, peut-être parce que la contrariété éprouvée à lâcher un tant soit peu le saint avait été promptement compensée en bonne et belle monnaie d'outre-Atlantique. Quand les porteurs momentanément libérés se pressèrent autour de Son Excellence en l'acclamant, celle-ci s'aperçut, ô horreur, que tous sans exception portaient, piqué sur leur chemise grise de sueur, le symbole du parti communiste. Puis il y eut le scandale final. Au crépuscule, au moment de réintégrer l'église pour la messe solennelle du soir, Son Excellence qui, debout devant la porte, attendait que la procession arrive, la vit avec stupeur faire soudainement demi-tour et disparaître au coin de la place. Le curé qui, cet après-midi-là, sous les regards dont l'avait fusillé Son Excellence, avait vieilli de dix ans, essaya de lui expliquer que, naturellement, le saint n'avait pas une envie folle de rentrer à l'église, qu'il ne sortait guère qu'une fois par an, et que, à l'évidence, il se laissait tenter par un autre petit tour, sur la digue. Notez, ce n'était pas dans la tradition, Dieu soit loué ! mais ça arrivait, de temps en temps. Son Excellence, à qui le sang bouillait derrière les oreilles, appela à grands cris les carabiniers, lesquels réussirent, de gré et de force, à convaincre le saint de reprendre le chemin de l'église. Le lendemain, Son Excellence annonça que dorénavant les communistes ne porteraient plus le brancard, qu'on ne jetterait plus de pain par les balcons, qu'il était conseillé de remettre en mains propres au curé les dons en argent et que s'il surprenait quelqu'un à abreuver saint Calogero d'une seule goutte de vin, il ferait excommunier toute la ville. C'est ainsi que commença la longue guerre entre les dévots de saint Calogero et Son Excellence Rufino.

Certes, au bout de quelque temps, Son Excellence changea d'opinion sur les us et coutumes des Siciliens, proclamant surtout à qui voulait l'entendre que la mafia n'était qu'une méchante invention des journaux du Nord, mais il y eut une chose sur laquelle elle ne voulut pas entendre raison, à savoir qu'un saint, en tant que tel, soit l'objet de rituels aussi païens. On arriva cependant à un compromis : avant que le saint soit expédié à toute volée en bas du perron de l'église, les prêtres le déclassaient au rang de simple mortel, lui ôtaient son auréole et s'abstenaient de l'accompagner à travers la ville. La vraie procession, celle reconnue par l'évêque, avait lieu le soir quand, de retour de ses dernières petites virées sur la digue, le saint retrouvait son auréole : mais la rumeur populaire disait que cette procession vespérale, si digne, tout juste suivie par quelques anciens et les dames de la bonne société, était pour saint Calogero d'un ennui à pleurer.

« Tant que ça tient, fais tout comme s'il ne s'était absolument rien passé », s'imposa encore une fois Vito, en ouvrant son armoire pour y prendre son complet sombre des jours de fête.

Si, en se mettant à la fenêtre pour voir passer le saint, il se montrait habillé comme tous les jours, les gens auraient une bonne raison de piapiater, ils pourraient prétendre qu'il n'avait plus la tête à certains détails, pris comme il l'était par d'autres soucis. Le complet avait besoin d'un petit coup de fer, mais il renonça, la dernière fois qu'il l'avait porté, c'était cinq jours

plus tôt au mariage de Vincenzino Mannarà – cinq jours, qui soudain semblaient cent ans – auquel il n’avait pas pu échapper parce que toute la ville avait participé à la réception offerte dans le café de Masino, depuis le maire jusqu’au docteur Scimeni, en passant par quatre dockers, car Vincenzino, qui appartenait à la famille la plus riche, tenait beaucoup à passer pour démocrate.

Occupé à s’habiller, il réussit un instant à chasser de son esprit tout ce qui lui arrivait, de sorte qu’il put soudain inspirer profondément et sentir sa poitrine s’ouvrir, inspirer en puisant tout l’air possible, comme il le faisait parfois à la campagne au petit matin : il s’était déjà aperçu chez Peppi monacu que, passé le choc de cette nouvelle peur, une sorte de paix indifférente l’envahissait.

« On dit que quelques minutes avant de mourir, on se sent ainsi, pensa-t-il, ou ce sont peut-être les Arabes qui ont raison quand ils disent qu’on ne peut rien contre le destin. »

En se voyant dans le miroir, en caleçon et maillot de corps, il voulut pousser encore plus loin la sincérité à l’égard de lui-même, et il formula une troisième pensée, qui lui était venue en premier mais qu’il avait volontairement repoussée, à savoir que, peut-être, comme la douleur, la peur aussi a des limites qu’on ne peut pas dépasser et c’est ainsi que, parfois, les lâches finissent par devenir courageux. Il enfilait sa veste quand il entendit gratter légèrement à sa porte, il s’immobilisa, aux aguets. Le bruit se répéta, on frappait doucement, pas de doute, peut-être un ami, ou Dieu sait qui. Il alla ouvrir.

« Puis-je entrer ? » demanda la veuve Tripepi, les yeux rivés au sol.

Vito s’effaça d’un bond, complètement abasourdi, il aurait pu s’attendre à tout, sauf à se trouver nez à nez avec la veuve Tripepi. A peine fut-elle entrée qu’un doute l’envahit, il ne sut décider s’il valait mieux laisser sa porte ouverte ou fermée. Il décida que le mieux était de la laisser entrebâillée. Pendant ce temps, la veuve était arrivée au milieu de la pièce, elle ne regardait pas autour d’elle, elle marchait comme une somnambule et ne se décidait pas à parler. Quand elle ouvrit enfin la bouche, Vito avait aussi ouvert la sienne et tous les deux émirent un son incompréhensible.

« Voulez-vous vous asseoir ? répéta Vito au bout d’un instant.

– Non, merci, ne vous dérangez pas, je ne m’arrête pas, répondit la veuve en essayant de cacher son embarras évident sous des formules de politesse.

– Je voulais juste vous apprendre une chose, continua-t-elle en reprenant sa respiration. Je voulais vous le dire ce matin, mais je ne sais pas ce qui s’est passé, je ne vous ai vu ni entrer ni sortir...

– J’ai dormi ailleurs, je suis rentré tard, coupa Vito.

– Ah ! L’autre nuit, quand ils vous... quand ils ont tiré les coups de feu, moi... j’étais au balcon, je ne sais pas si en passant vous...

– Je vous avais vue, dit Vito brusquement, et c’est pour ça qu’hier je me suis permis, justement parce que je voulais savoir.

– Voilà, fit la veuve, je me suis souvenue d’une chose. Peu avant votre retour, au bout de la place, deux personnes s’étaient arrêtées. Et après, elles n’y étaient plus.

– Bah, fit Vito, peut-être des gens qui n’y sont pour rien, vous savez, quand on entend des coups de feu, même si on est innocent comme l’agneau qui vient de naître...

— Mais ils sont revenus hier soir. Et c'étaient les mêmes, je peux vous l'assurer parce qu'en le revoyant, je me suis aperçue qu'un des deux boitait et alors je me suis rappelé que la veille aussi, il y en avait un qui boitait. »

La gorge trop sèche pour parler, Vito hocha affirmativement la tête. Mammарosa ne s'était pas trompé.

« Vous le saviez déjà ? demanda timidement la veuve.

— Oui, put dire Vito.

— Et que pensez-vous faire ? »

Vito écarta les bras sans rien dire. Le regardant enfin, la veuve sembla prise d'une hâte soudaine.

« Je m'en vais, dit-elle, la procession arrive et j'ai promis dix kilos de pain à saint Calogero. Cinq pour moi, et, si vous me permettez, cinq pour vous », conclut-elle dans un souffle.

Ils restèrent un instant les yeux dans les yeux, puis Vito à nouveau écarta les bras. La veuve le salua alors d'un signe de tête et sortit, passant devant lui sans le regarder. Vito attendit le bruit de la porte qui se refermait, avant de pousser délicatement la sienne et de courir à son balcon. Avant de plonger le regard vers la procession qui s'approchait au pas de course, il observa la veuve Tripepi tout affairée à disposer deux corbeilles de pain coupé sur un tabouret.

« Merci, dit-il tout haut à sa voisine, sans se soucier toutefois si elle l'écoutait, merci de ce que tu fais pour moi », et en suivant la trajectoire des premières tranches de pain que la veuve jetait dans la foule, il vit les mains tendues, les bouches ouvertes pour remercier. Le saint s'était arrêté pile sous son balcon ; du porche voisin sortait don Rosario Mendolia agitant une liasse de billets de dix mille lires. Il se rendit compte peu à peu que sa main droite aussi, dans la poche de sa veste, serrait quelque chose, une espèce de carton rectangulaire. Il le sortit et l'examina. C'était une carte postale qui représentait un bâtiment comme une grande caserne, à une fenêtre du deuxième étage, on avait fait une croix, au stylo. Il la retourna. Pas trace de timbre, aucune adresse, on voyait qu'elle avait été envoyée sous enveloppe : « Pense à moi chaque soir, comme chaque soir je pense à toi dans cette chambre », était-il écrit, et rien d'autre, même pas de signature. Il la retourna à nouveau, ébahi. Cette carte postale ne lui appartenait assurément pas, mais comment avait-elle atterri dans sa poche ? Puis, il se souvint. Cinq jours plus tôt justement, alors qu'il devait aller à ce mariage, il avait décidé, déjà en complet, de faire d'abord un saut à sa propriété. En inspectant la vigne, il s'était aperçu que des salauds étaient venus pendant la nuit et en avaient pris à leur aise : deux ou trois ceps, par-ci par-là, avaient été cassés, et on avait marpaillé le raisin. Un acte de vandalisme, sans profit apparent. Alors qu'il abreuvait d'injures cette bande de pas-rien, il s'était aperçu que sous un des pieds brisés, dépassait un morceau de carton : c'était la carte postale qu'il tenait maintenant à la main, perdue à l'évidence par un de ceux qui lui avaient si bien arrangé sa vigne.

Il l'avait mise dans sa poche et l'y avait oubliée. Ou plutôt non, il se souvenait qu'au mariage, il l'avait ressortie, avec l'idée de la montrer à Masino. Il l'avait posée sur la table à laquelle il était assis avec d'autres amis, puis, ne trouvant pas Masino, il l'avait remise dans sa poche. Maintenant, en l'examinant de plus près, il lui sembla que cette grande caserne lui rappelait quelque chose. Il plissa les yeux, comme pour mieux voir. Et soudain, dans la

lumière aveuglante qui explosait à l'intérieur de son cerveau, il se représenta un des murs du salon du docteur Scimeni, et sur ce mur, un calendrier, et sur le calendrier, le même identique Institut orthopédique Santa Rita, comme disait la légende ; il tituba, s'agrippa à la rambarde pour ne pas s'effondrer, maintenant il savait qu'on n'était pas venu cette nuit-là dans sa propriété pour voler son raisin, mais pour une autre raison, pour une raison qu'il ne voulait pas imaginer, comment il s'appelait ce berger, ah, Gaetano Mirabile, et il vit clairement que les taches sombres sur les pampres et par terre près des vignes dévastées n'étaient pas du vin, comme il avait désiré le croire, comme il lui avait plu de le croire, mais du sang, du sang vivant qui avait coulé, le bénéfice du doute tombait, et au mariage, il avait comme exposé à la ronde la preuve de ce meurtre sur ses terres ; va savoir ce que les autres avaient pensé, qu'il voulait faire son petit malin, qu'il voulait y trouver son compte, qu'il avait le courage de les menacer, et ils n'avaient pas tardé à lui envoyer un avertissement ; puis le brouhaha de la fête – qui pendant qu'il regardait la carte postale s'était réduit à un bourdonnement – explosa à ses oreilles, assourdissant, il ne sut pas si à ce moment-là lui aussi criait, si toutes ces mains tendues l'étaient encore pour recevoir du pain ou son corps qui tombait, tombait vertigineusement, comme une pierre.

« Tip-Tap est parti avec la Fiat de Giovannino. Il est revenu de l'enclos à l'aube ; Vito, on aurait dit une de ses poules, tant il était recouvert de plumes.

– Mais qui lui a demandé d'égorger des poules comme le premier maraudeur venu ?

– Personne. Giovannino dit que cette nuit, quand Tip-Tap s'est rendu compte que Vito avait flairé le danger et qu'il n'arrivait pas, il a vu rouge. Il tremblait de la tête aux pieds et il disait même des choses qui ne tenaient pas debout. Alors, pour se défouler, il a eu cette idée de s'en prendre à ses poules.

– Il détrancane complètement !

– C'est aussi mon avis, et celui de Giovannino, mais don Pietro ne veut rien entendre.

– Alors qu'est-ce qu'on fait ?

– Don Pietro m'envoie te dire qu'il serait temps que tu penses à Vito.

– J'y pense, j'y pense, je ne fais que ça.

– Laisse-moi finir. Il dit qu'il a bien voulu t'écouter, et qu'il a fait tirer les oreilles à Vito. Mais que si ça n'avait été que de lui, à l'heure qu'il est, on ne parlerait à Vito que par le biais d'une table tournante. Il dit aussi que deux avertissements, comme les a eus Vito, sont plus que suffisants pour donner de la jugeote à un gamin de deux ans, et que si Vito n'a pas encore compris, c'est qu'il est fermement décidé à ne pas comprendre.

– Ce qui signifie ?

– J'y viens : don Pietro veut savoir si tu te retires, et alors il s'occupera de conclure la partie, ou bien si tu veux la conclure toi-même.

– Comment va-t-il faire sans Tip-Tap ?

– Des amis, on en trouve toujours, ne te fais pas de souci. Dans ce cas toutefois, don Pietro me charge de te dire qu'il lui est pénible de déranger d'autres personnes pour une chose qui

pouvait rester en famille.

— Je vais la conclure.

— Nous pouvons être tranquilles ?

— Dis à don Pietro que je le remercie pour tout ce qu'il a fait pour moi et que, vu la tournure des événements, je veux avoir l'honneur de le servir personnellement comme il le mérite.

— Bien des choses.

— Au plaisir.

— Ah, excuse-moi, j'oubliais le plus important. Il dit que si tu veux t'en charger, il vaut mieux que ce soit avant ce soir.

— C'est comme si c'était fait. »

La procession était passée depuis longtemps, sur la place il ne restait que deux chiens qui se disputaient une tranche de pain, quand Vito réussit enfin à décoller ses mains de la rambarde – dans la droite il serrait encore la carte, froissée et trempée de sueur – et à rentrer dans sa chambre. Il s'assit sur son lit, lentement, pliant les genoux avec difficulté. Il n'y avait donc plus de doute, c'était la carte postale qu'ils voulaient et depuis deux jours, ils la lui demandaient tantôt gentiment, tantôt avec la manière forte. Mais qui la voulait ?

Scimeni était impliqué, et sa fille Carmela aussi, il n'y avait qu'elle qui pouvait avoir écrit ces mots pendant qu'elle était hospitalisée sur le continent. Elle l'avait envoyée à quelqu'un de cher à son cœur, lequel, pendant qu'il tuait Mirabile dans sa vigne, l'avait perdue. La jeter immédiatement dans les cabinets et tirer la chasse, il ne voyait pas d'autre solution. Mais le croiraient-ils ? Ils savaient qu'elle était entre ses mains, il pouvait toujours courir pour les convaincre que lui n'avait qu'une envie : faire son Ponce Pilate, oublier toute cette histoire, une bonne fois pour toutes. Ou alors foncer chez Scimeni, lui donner la carte postale, s'excuser bien poliment de l'avoir dérangé et repartir comme il était venu. Lequel Scimeni, sachant qu'il savait, lui réglerait son compte quand même pour qu'il ne risque pas de vendre la mèche.

Aller voir Corbo, impensable, ils le tueraient à un mètre de la caserne. Et puis, on ne réglait pas ce genre d'affaire en appelant la police, c'était trop grave, on s'en sortait en recourant aux amis. Masino. Le mieux était de demander conseil à Masino. Il se leva, ouvrit le tiroir de la table de nuit, sortit un vieux Smith & Wesson à cinq coups et le regarda, pensif. Le canon était rouillé : la dernière fois qu'il s'en était servi, sept ans auparavant, c'était pour s'amuser à tester son adresse sur des cibles. Depuis il n'y avait plus touché, pas même pour le graisser. Dans le barillet, il y avait encore trois coups. Une fois, Masino lui avait dit que si quelqu'un prenait idée de pointer un pistolet sur lui, il valait mieux qu'il tire tout de suite, sans traîner, parce que sinon il le lui ferait avaler tout cru, et sans sel. Il reposa le pistolet, ferma le tiroir et se dirigea vers la porte. Avant de sortir, il s'arrêta un instant, revint sur ses pas. Dans son cas, il n'y avait pas de risque, le pistolet resterait au fond de sa poche : mais on ne savait jamais, s'il l'avait sur lui, il se sentirait peut-être mieux.

« Il la montrait à tout le monde et son père, bordel de Dieu : la veux-tu ? la voilà !

— Calme-toi, Giovannino !

— Tip-Tap avait raison, et moi qui le prenais pour un fou ! Les types comme ça, il faut leur écraser la tête comme aux serpents, tout de suite.

À espérer leur éclaircir les idées, on est toujours perdant.

— Ça va, Giovannino, assieds-toi et attends.

— Attendre quoi ? Qu'après avoir paradé avec sa carte postale, il l'expédie par la poste à Corbo ? Ou bien qu'il la lui remette personnellement ? De toute façon, au point où nous en sommes, on lui a laissé comprendre qu'il peut tout, et nous, rien.

— N'exagère pas maintenant. Don Pietro...

— Je m'en contrefous de don Pietro. Avec les amis qu'il a, il peut toujours s'arranger, après.

— On ne pisse pas au bénitier, d'accord ? » dit le jeune homme à voix basse, en se penchant vers l'autre.

Giovannino remit sa casquette sur la tête – ça n'annonçait jamais rien de bon quand il l'enlevait –, s'ébroua comme un chien après une averse, et sembla se calmer.

« On peut savoir pourquoi tu n'avertis pas don Pietro ? demanda-t-il.

— Parce qu'il fait son quart d'heure de sieste digestive, pour être frais et dispos quand passera le saint. Je ne le dérangerais pas, même si le pape me le demandait. Dès qu'il sera réveillé, on lui expliquera. »

Giovannino tira une chaise d'un geste brusque et s'assit.

« Tu veux bien éclairer ma lanterne, maintenant que tu t'es calmé ?

— C'est pas compliqué ! Nous suivions tous la procession, quand le saint s'est arrêté sous le balcon de Vito. Lui s'est penché, parfaitement calme, il a mis la main dans sa poche, en a sorti la carte postale et a posé ses yeux sur nous. Puis, il s'est appuyé sur la rambarde et s'est mis à nous dévisager tous, un à un. Il tirait dans le tas, tu comprends ?

— Et toi ?

— Bon Dieu, j'aurais eu un pistolet, je lui faisais sauter le caisson !

— Et tu aurais fait la connerie de ta vie », dit don Pietro derrière lui.

Giovannino sursauta comme s'il avait reçu une secousse électrique.

« A moins que tu ne te fasses sauter le caisson, à toi aussi, après, continua-t-il en montrant au jeune homme la bouteille de lait sur le buffet. Parce que si c'était une carte postale de son cousin, de son grand-père, de va-t'en diable savoir qui, tu avais l'air de quoi ?

— Vous auriez dû voir son visage et la façon dont il nous regardait, se risqua à rebriquer Giovannino, et vous auriez compris si c'était une carte de son grand-père ou pas.

— Parce que toi, tu te fies à la mine des gens ? Nous voilà beaux ! »

Il goûta le lait en grimaçant, se plaignit auprès du jeune homme qu'en été, c'était un vrai problème : qu'on y ajoute des glaçons ou qu'on le mette au frigo, ça lui enlevait toujours son goût. Ni le jeune homme ni Giovannino ne dirent pipette.

« Tu ne connaîtras jamais que la moitié de la chanson, reprit don Pietro au bout d'un moment, parce que tu n'es qu'une moitié d'homme. Tu es ainsi, il n'y a rien à faire, à qui peux-tu en vouloir ? Il faut être un homme entier pour connaître la chanson entière.

— Mais cette carte postale...

— Cette carte postale signifie que Vito veut encore prendre du bon temps. Tu voudrais refuser à une personne gravement malade le plaisir de savourer comme il l'entend ses derniers moments ? Tu n'es pas juste, Giovannino, non, tu n'es pas juste.

— Mais je ne savais pas..., balbutia Giovannino.

— C'est bien ça. Tu ne savais pas l'autre moitié de la chanson », conclut don Pietro.

On appelait « escalier des Turcs » la colline de marne blanche, à pic au-dessus de la mer, en bordure de la ville, parce que dans l'Antiquité, semble-t-il, les pirates sarrasins s'y arrêtaient, dans l'attente d'un vent favorable pour leurs razzias : aujourd'hui encore, de temps en temps, affleuraient entre les plis de la marne des morceaux de fer, des clous et des boulets rongés par la rouille, vestiges de batailles anciennes.

« Je veux te parler seul à seul, et qu'on ne nous dérange pas », avait dit Vito en entrant précipitamment dans le café.

Sans demander d'explication, Masino avait fait signe à son serveur-chef de prendre sa place derrière la caisse.

« Où veux-tu aller ?

— Où tu voudras.

— Il vaut peut-être mieux sortir de la ville. Aujourd'hui avec la fête, c'est le bordel partout. »

Ils étaient montés dans la Fiat 500 de Masino et avaient roulé sans rien dire. Maintenant ils étaient assis sur une grande marche de marne, à flanc de colline. À leurs pieds, la mer était striée de vert, profonde.

« Je t'écoute, dit Masino, invitant.

— La cause de tout ce qui m'arrive depuis deux jours est ici, commença Vito, dans ma poche. »

Le cure-dents que Masino avait dans la bouche cessa ses allers et retours d'une commissure à l'autre.

« Et le plus fort, continua Vito, c'est que je ne sais pas comment me sortir de ce guêpier. »

Masino ne disait toujours rien.

« C'est maintenant que ça se complique. Et j'ai besoin de ton aide.

— Je suis là, non ? dit finalement Masino agacé. Continue.

— Ils cherchent une carte postale que j'ai trouvée dans ma propriété. Quelqu'un l'a perdue pendant qu'ils tuaient Mirabile. C'est une preuve.

— Comment sais-tu qu'on a tué Mirabile chez toi ?

— Je n'en suis pas sûr. Mais il suffit que les carabinieri viennent examiner les lieux et analyser les taches de sang.

— Il a plu, l'interrompt Masino, ces derniers jours, il a plu. Et c'est le vent qui a pu déposer la carte postale chez toi. D'ailleurs, regarde ce qu'on va faire, donne-la-moi. »

Sans hésiter, Vito la sortit de sa poche et la lui tendit. Masino la prit, sans même y jeter un coup d'œil, la déchira, puis ouvrit les mains et laissa tomber les morceaux de carton dans la mer.

Après seulement, il se décida à regarder Vito, un regard fulminant comme un coup de fusil en traître.

« Voilà, dit-il. Cette histoire est finie. Le vent a repris la carte postale et l'eau l'a emportée. »

Il sembla soudain fatigué, soupira et s'adossa contre la paroi de marne, en fermant les yeux.

Vito commença à trampaler, on aurait dit un arbre secoué par la tempête.

« Tu n'avais pas besoin de la regarder, cette carte postale, pour savoir ce qui était écrit, n'est-ce pas ? » demanda-t-il, presque sans voix.

Toujours les yeux fermés, Masino hocha négativement la tête. En allant chercher un peu d'air au fin fond de ses poumons et en espérant que la réponse serait différente de celle à laquelle désormais il s'attendait, Vito trouva la force de poser une autre question.

« Avec qui, Carmela ?

— Avec moi », dit Masino. Et il se leva.

« Mirabile avait trahi. Il a réussi à nous échapper, nous l'avons rattrapé dans ta vigne. La malchance a voulu que tombe cette carte postale. Et que tu la retrouves. J'ai fait déplacer le cadavre de ce fils de pute pour t'éviter des ennuis. Et maintenant toi et moi, on rentre et on profite de la fête. Oublie la carte postale et tout le reste. Imagine que tu as été malade, que tu étais sur le point de mourir et puis, il y a dix minutes, la fièvre est tombée d'un seul coup et maintenant tu te portes mieux qu'avant. Je me charge de répandre la bonne nouvelle de ton rétablissement. Allez, Vitù, allons nous montrer comme toujours, deux bons amis.

— Toi, mon ami ? bondit Vito avec une voix qu'il ne se reconnut pas. Tu m'as fait tirer dessus, égorger mes poules, vivre des journées d'enfer...

— Vito, l'interrompt fermement Masino. C'est moi qui t'ai obtenu ces trois jours de grâce. Si je n'avais pas été là, ils t'auraient descendu le jour même du mariage quand tu as brandi cette carte postale comme le grand benoni que tu es. C'est moi qui suis allé voir don Pietro et Scimeni, pour me porter garant de toi, te laisser un peu de temps, j'étais convaincu que tôt ou tard, tu m'apporterais la carte. Mais si les choses s'étaient passées différemment, que crois-tu qu'ils m'auraient fait, nom de Dieu ? »

Pour la première fois de sa vie, Vito ébaucha un geste dangereux avec la ferme intention de l'accomplir. Lentement, sa main droite se dirigea vers la poche où se trouvait son revolver.

La crevaison avait eu lieu à mi-chemin entre la ville et l'Escalier des Turcs ; abandonnant

leur jeep, Corbo et Tognin s'étaient élancés tête baissée sur les traces de la Fiat de Masino qui, au lieu de prendre la route départementale, avait préféré suivre le bord de mer. Le coup de pistolet retentit tout près, alors qu'ils grimpaient déjà la colline.

« Cours, vite ! » ordonna Corbo essoufflé à Tognin.

Celui-ci fit un bond de gazelle, franchit d'une enjambée une plaque de marne, retomba sur une autre. Aveuglé par le soleil, il vit deux silhouettes : une, allongée par terre, et l'autre, agenouillée à côté. En le voyant arriver, l'homme à genoux se releva d'un bond, un bras tendu. Paralysé par la peur, Tognin vit la flamme, entendit le coup lui siffler aux oreilles.

« Ne tire pas, Tognin, ne tire pas ! »

Il comprit que Corbo criait dans son dos, mais il était trop tard, une vague de chaleur avait soudain envahi ses veines, son doigt sur la détente de sa mitraillette appuya tout seul.

L'homme à contre-jour lança bras et jambes dans tous les sens, un instant Tognin eut l'impression de voir un pantin suspendu à des fils invisibles ; puis tombant à la renverse, il disparut.

« Deux amis qui, parlant par respect, étaient cul et chemise !

— Et ça vous étonne ?

— Pourquoi, ça ne devrait pas ?

— Cherchez la femme...

— Parce que vous pensez...

— Si je le pense ? Vous voulez rire ? Comme deux et deux font quatre. Il n'y a pas l'ombre d'un doute.

— Pourtant, cette femme, on n'a jamais rien su...

— Il aurait fallu qu'ils viennent vous le dire ? Un homme à femmes, ça tient sa langue.

— Mais comment pouvez-vous en être aussi sûr ?

— Les modalités. Les modalités du meurtre.

— Excusez-moi, maître, mais...

— Vous vous souvenez du poème de Martoglio ? Je crois que c'est : “Ah ! que de la femme / Le con est puissant ! / Épris d'Angélique / Deux preux, deux amis”...

— ... “De trop grande flamme / Vont se consumant. / Amour qui les pique, / Les fait ennemis.” Je m'en souviens, mais je ne vois pas comment...

— Excusez-moi, mais comment expliquez-vous que Masino ait tué Vito et qu'il était en train de lui faire avaler son pistolet, si c'en était un, quand le carabinier a tiré sur lui ? Et comment expliquer que pour le lui enfoncer dans la bouche, il lui a brisé la mâchoire et cassé toutes les dents de devant ? C'est la haine qui explique ça, et une telle haine, entre deux hommes liés d'amitié, ne s'explique que s'il y a une femme au milieu.

— Il est vrai que, présenté comme ça...

— De quelle autre façon voudriez-vous le présenter ? Je vous l'avais dit, il me semble, l'autre jour. Chez nous, on ne meurt que pour des histoires de fesses. »

Rome, avril 1967-décembre 1968

L'auteur prend ses précautions

Après de nombreuses années passées comme metteur en scène de théâtre, de télévision et de radio, à raconter les histoires des autres avec les mots des autres, j'ai eu l'envie irrésistible de raconter une histoire à moi avec mes mots à moi. L'idée ne m'a même pas effleuré d'essayer avec une pièce de théâtre : tout jeune, j'avais écrit des nouvelles et des poèmes, les unes publiées dans des quotidiens (*L'Ora* de Palerme, *L'Italia socialista* de Rome), les autres dans de bonnes revues littéraires (*Mercurio*, *Inventario*, *Momenti*) ou dans des anthologies (en particulier, *Les Poètes du prix Saint-Vincent*, sous la direction d'Ungaretti et Lajolo, publiée par Mondadori, dans la collection « Lo Specchio »). Je voulais d'une certaine façon reprendre un chantier interrompu. Je ficelai l'histoire sans trop de difficulté, mais les problèmes survinrent quand je pris la plume. Je compris vite, au bout de quelques tentatives d'écriture, que les mots que j'employais ne m'appartenaient pas totalement. Je m'en servais, certes, mais c'étaient les mêmes que j'avais à ma disposition pour rédiger un formulaire administratif ou une carte de vœux. Quand je cherchais une phrase ou un mot qui se rapprochât le plus possible de ce que j'avais en tête d'écrire, je le trouvais immédiatement dans mon dialecte, ou plutôt dans le « parler » quotidien qu'on employait chez moi. Que faire ? Compte non tenu du fait que parler et écrire sont deux choses différentes, ce fut avec beaucoup de réticences que j'écrivis quelques pages dans un mélange de dialecte et de langue. Réticences parce qu'il ne me semblait pas opportun qu'un langage à usage privé, familial, puisse avoir cours hors les murs. Avant de les déchirer, je les lus à voix haute et j'eus une espèce d'illumination : ça marchait, les mots coulaient sans obstacle majeur, selon leur cours naturel. Alors je repris ces pages et je les réécrivis en italien, en essayant d'atteindre le même degré d'expressivité. Non seulement ça ne marcha pas, mais je fis une découverte déconcertante, à savoir que les phrases et les mots que j'avais choisis pour remplacer les tournures dialectales appartenaient à un vocabulaire plus que désuet, obsolète, rejeté désormais non seulement par la langue de tous les jours, mais aussi par la langue littéraire. J'en étais là quand *Cet affreux pastis de la rue des Merles* de Carlo Emilio Gadda me tomba à nouveau entre les mains : bien que certains critiques aient écrit le contraire, je crois ne rien devoir à Gadda, son écriture vient de beaucoup plus loin, répond à des motivations subtiles et poursuit des fins beaucoup plus ambitieuses. Mais je dois beaucoup à son exemple : il m'a libéré de mes doutes et de mes hésitations. Ainsi, à quarante-deux ans, le premier avril (jour des poissons, c'était volontaire) 1967, j'ai commencé à écrire mon premier roman, ce roman. Je l'ai achevé le 27 décembre 1968 : un an et neuf mois pour une centaine de pages, chacune réécrite pas moins de quatre ou cinq fois. J'estimai qu'il constituait un début décent pour une recherche linguistique assurément longue et difficile. En janvier 1969, je le donnai à lire à mon ami Dante Troisi, magistrat et écrivain (ou plutôt : écrivain et magistrat). Il aima beaucoup et me conseilla de le communiquer à Nicolò Gallo, un autre de mes amis. Nicolò était un critique d'une très grande intelligence et d'une grande rigueur : si je ne le lui avais pas fait lire en premier, c'était parce que je redoutais son jugement. Encouragé et poussé par Troisi, je trouvai le courage de lui téléphoner. Il montra un intérêt affectueux et voulut que je le lui apporte le jour même. Puis il disparut, littéralement, pendant trois mois. Inquiet, je lui téléphonai, lui disant que je n'avais pas du tout l'intention de perdre son amitié pour un roman qu'il n'avait pas aimé, il n'avait qu'à faire semblant de ne l'avoir jamais reçu. Il voulut me voir tout de suite. Sur son bureau, il y avait mon manuscrit et à côté une pile de feuillets

couverts de notes. Il m'expliqua qu'il avait lu mon roman trois fois : il voulait être sûr que l'amitié et l'affection n'influençaient pas son jugement. Il l'avait énormément apprécié, il me fit des remarques (que de retour chez moi, je notai aussitôt), puis il me dit, en me laissant ébahi de joie, qu'il le proposerait chez Mondadori. Conseiller littéraire de cette maison d'édition, Nicolò y dirigeait aussi, avec Vittorio Sereni, une collection de fiction, poésie et essais italiens. Il m'informa néanmoins que le livre ne sortirait pas avant deux ans. Dans l'été 1971, Nicolò mourut brutalement. La collection qu'il dirigeait disparut. Pendant ce temps, je n'avais rien réussi à écrire d'autre, je me sentais bloqué : il fallait absolument que ce roman voie le jour, d'une façon ou d'une autre. Je l'envoyai à un concours, le « Rapallo-Prove » organisé par un écrivain, Nino Palumbo. On le remarqua et Palumbo m'écrivit que mon livre lui avait paru bon et qu'il le publierait chez l'éditeur Lacaïta. Des mois de vaine attente passèrent encore, puis je me décidai à téléphoner à Lacaïta, lequel me répondit qu'il n'avait aucune intention de publier de la fiction, ce n'était qu'une envie de Palumbo. Franco Scaglia le proposa chez Marsilio : là encore, il y eut un silence de plusieurs mois qui aboutit à un refus clair et net. J'essayai aussi un refus de Bompiani, un autre de Garzanti et un troisième de Feltrinelli. Et d'autres. Les Editori Riuniti furent d'un autre avis : ils m'écrivirent qu'ils acceptaient de publier mon roman. Puis, au bout d'un an, le comité éditorial changea et le nouveau directeur, Ferretti, que j'allai voir à Milan, me dit de vive voix que mon roman n'entraît pas dans la ligne qu'il avait décidé de donner à la maison d'édition. J'avais atteint ma limite de résistance et je décidai de ne plus importuner personne. À l'évidence, je n'étais pas fait pour écrire, mieux valait continuer à être metteur en scène. Quand à la radio fut lancée l'émission « Les entretiens impossibles », Lidia Motta, responsable des programmes radiophoniques de théâtre, insista pour que j'en écrive deux. Je m'exécutai et ils furent publiés dans les deux volumes sortis respectivement en 1975 et 1976. Je m'aperçus que mon écriture s'était améliorée, était devenue plus personnelle, plus mesurée. Mais quelle importance ? Dante Troisi proposa mon roman comme sujet d'un film à Sergio Amidei qui le jugea inadapté, parce que peu violent (textuel).

Il revint à la charge à la télévision et sa proposition fut acceptée. Il commença l'adaptation avec Nini Suriano, alias Antonio Saguera, lui aussi magistrat. Un journal en parla et un éditeur à compte d'auteur, Lalli, se manifesta, en me proposant de publier mon livre sans que je débourse une lire (du reste, je ne l'aurais jamais fait), pourvu que dans le générique de fin, le nom de sa maison d'édition apparaisse. L'adaptation télévisée en trois épisodes, réalisée par Pino Passalacqua, fut intitulée *La Main sur les yeux* : cela sembla plus percutant que le titre original. Le roman sous son vrai titre, *Le Cours des choses*, fut publié par Lalli en septembre 1978, presque dix ans après qu'il avait été écrit. Des années où, à part les « deux entretiens impossibles », j'avais été moi dans l'impossibilité d'écrire autre chose.

Ce roman est pour ainsi dire inédit, car il n'eut pas de distribution. Quelques exemplaires circulèrent, de façon confidentielle. Ceux qui en possèdent un pourront relever une différence entre la présente édition et celle de Lalli : ils trouveront ici des dialogues, des mots, des verbes, des phrases, des scènes qui pourront leur sembler une espèce de « mise à jour » de mon langage. Il n'en va pas ainsi : ces « nouveautés » restituent le manuscrit original et, en partie, intègrent les remarques que me fit Nicolò Gallo.

[1] L'Arioste, *Roland furieux*, 41,69 et 28,64, traduction de Michel Orcel, Paris, Seuil, 2000, pp. 821 et 293.

[2] L'Arioste, *Roland furieux*, 1,34, traduction de Michel Orcel, Paris, Seuil, 2000, pp. 39.